

Dep. Col.
Thesis
M339

DEPOSITORY
COLLECTION
NOT TO BE
TAKEN

THE UNIVERSITY OF MANITOBA
LIBRARY

Corneille Psychologue.

par

Elisa A. Marion, B.A.

Thèse présentée au Departement du français de l'Université de Manitoba, comme
l'une des conditions requises pour l'admission à la Maîtrise ès Arts.

Septembre, 1929.

Corneille Psychologue.

Table des Matières
Corneille Psychologue

1.	Individualité de la psychologie cornélienne	page 1
2.	Etendue de la psychologie cornélienne	page 2
3.	Corneille et l'Amour	page 29
4.	La psychologie cornélienne, conséquence de l'idéal cornélien	page 46
5.	Conclusion	page 51
6.	Bibliographie	page 51.

P L A N

CORNEILLE PSYCHOLOGUE

I

Individualité)
de la)
psychologie)
cornélienne)

Corneille est psychologue, en ce sens, qu'il a su lire dans l'âme humaine.

II

Etendue)
de la)
psychologie)
cornélienne)

(1) Corneille a connu le fort de l'âme humaine. Ses héros "surhumains par leur volonté" restent "humains par leurs luttes". Ces personnages sont rares; mais ils existent: Polyeucte, Auguste, le vieil Horace, Nicomède.

(2) Corneille a connu le faible de l'âme humaine. La peinture qu'il nous a fait de l'âme d'un Cinna, d'un Félix, d'un Prusias, et enfin, d'une Cléopâtre et d'une Emélie, prouve jusqu'à l'évidence qu'il en a saisi les sentiments bizarres et maladifs.

(3) Corneille ne s'est pas limité à la peinture de héros--"représentants de cette force infinie qui est en nous, mais dont la plupart font si peu de cas"--à côté de ceux-ci il a placé des âmes "telles que la vie en présente à tout instant: Sertorius, Martian, Viriate, Vinius, Arsinoé, Rodogune.

(4) Il s'est montré habile peintre de l'évolution d'âmes complexes: Polyeucte, Pauline, Sévère, Emélie, Rodogune, Auguste, Corneille.

III

Corneille)
et)
L'Amour)

Quoique dans la plupart de ses pièces Corneille ait mis l'amour au second plan, il a compris ce sentiment, et en a fait la partie intéressante de ses chefs-d'oeuvres. Rodrigue et Chimène, Polyeucte et Pauline, Curiace et Camille.

IV

La)
psychologie)
cornélienne)
conséquence)
de l'idéal)
cornélien)

La large part faite par Corneille à la volonté, est la raison décisive de la valeur morale de son théâtre. Rien dans l'homme n'est moral que la volonté; et rien ne dépend de l'homme autant qu'elle. Et le triomphe d'une volonté éclairée sur les passions aveugles est le plus puissant des exemples moraux. D'où il suit que l'oeuvre de Corneille, perpétuelle glorification du libre arbitre, reste une magnifique école de vaillance, de vertu virile, de grandeur d'âme!

CORNEILLE PSYCHOLOGUE

I (1) Corneille est psychologue, en ce sens, qu'il a su lire dans l'âme humaine. D'aucuns réservent le nom de psychologue à ceux qui savent les émouvoir par la peinture, parfois trop fidèle, des faiblesses inhérentes à la nature humaine. C'est là restreindre le champ d'actions de la psychologie, en y refusant l'entrée à certains écrivains de premier ordre au nombre desquels, serait notre grand poète, Corneille!

Prendre ainsi pour la vraie signification d'un mot, ce qui n'en est qu'un emploi abusif, est une fâcheuse confusion de la part de juges dont la caractéristique dominante devrait être une clairvoyance impartiale. Ne faut-il pas plutôt attribuer à ce mot, "psychologie", pour le moins, le sens que son étymologie lui prête? Or, le mot psychologie du grec (psyche, âme; logos, discours), signifie science de l'âme; d'où il s'en suit, que le psychologue est celui qui connaît l'âme humaine. De ce chef, je revendique pour l'auteur du Cid, une place au tout premier rang, parmi ceux qui portent, à bons droits, ce titre.

Des sommets où le plaçait son génie, "Celui qui de sa main, la Muse Couronna", a pu dominer la vallée des humains et la considérer d'autant mieux, qu'il la contemplait de plus haut!

"S'il ne peint pas les mauvais usages et les excès des passions, ce n'est pas qu'il les ignore ou qu'il ne sache pas les observer." (1)

Au moment opportun, et d'un pinceau de maître, il a souligné les points, que plus tard, Racine, d'abord,--et d'autres avec lui,--devait utiliser pour sonder la profondeur des démençes du monde, et même, du grand monde!

Voltaire même, d'ordinaire si sévère dans ses jugements sur Corneille, ne peut s'empêcher de reconnaître que certaines scènes de Pertharite, (1652) contiennent le sujet de l'Andromaque: (2) (1667). C'est aussi Voltaire, qui en parlant de la tragédie, évoque le nom de Corneille comme celui de "cet homme qui connaissait le théâtre, c'est-à-dire, le coeur humain."

Mais le coeur, c'est non-seulement la plus noble partie de l'homme, c'est tout l'homme! Or, la connaissance du coeur humain, ne consiste pas uniquement à en saisir les incohérences et les misères; mais également à le reconnaître comme la source de tout bien. Pascal ainsi l'avait compris: "L'homme, dit-il, n'est ni ange, ni bête." Cette vérité n'a pas toujours été reconnue.

Et de nos jours: trop souvent encore un seul côté de l'âme humaine occupe les yeux de certains auteurs, et, par conséquent, celui de leur public. Ils ont tort de rétrécir ainsi leur pouvoir d'observation, et, du même coup, leurs connaissances; car n'est-ce pas Aristote qui nous avertit qu'il n'y a pas de science du particulier, et Malebranche qui

1) Lanson - Corneille, p. 97

2) Cette tragédie (Pertharite) a parfois été rapprochée de l'Andromaque de Racine, avec laquelle elle présente en effet, une curieuse analogie de situation. (Des Granges: Histoire de la littérature française, p. 360.

affirme, que l'homme est tellement un qu'on ne peut le toucher en un endroit, sans le remuer tout entier?

Né l'oublions pas: "Dans le coeur, toute vie prend racine." De là, le tort qu'ont certains écrivains de méconnaître la noblesse du coeur de l'homme. Et pourtant, dans tous les idiômes, le coeur est l'emblème, le siège, l'organe du courage et de la bonté, des colères généreuses, des véhéments désirs, de tous les sentiments nobles, tendres et forts qui agrandissent et qui élèvent notre personnalité.

La cause est jugée: en cette matière "le Michel-Ange du drame" est chef, de fait et de droit. Nombre de critiques avertis l'ont reconnu comme tel. Edouard Mennechet, par exemple, voit dans le théâtre de Corneille, "ce tableau si vrai et si énergique du perpétuel mélange des grandeurs et des misères humaines." Puis, c'est Mouchard qui, après avoir salué notre grand poète comme le fondateur de la tragédie classique, ajoute: "Avant le Cid, nous avons déjà la forme extérieure; mais c'est Corneille, qui, dans le cadre que d'autres avaient dessiné, y a le premier fait voir l'âme humaine. Seulement, continue-t-il, il la montre sous un jour particulier et d'après un système qui lui est propre." (1) C'est encore M. Mennechet, (2) qui, touché par les vers si remplis d'humanité de Corneille, s'écrie: "On vit alors cet homme divin, ce poète radieux, qui avait le don d'émouvoir nos coeurs et de passionner la multitude!" Or, c'est un fait: pour arriver à toucher, à remuer les coeurs, il faut les avoir compris: preuve convaincante que c'est en leur rendant de ce qu'il leur prenait, que Corneille réussissait à passionner les foules.

On l'accuse, cependant de n'être pas assez tendre; ceux-là veulent à tout prix lui préférer Racine. Soyons plus sages: sur le conseil de Mme Sévigné: "Gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence."

M. Brunetière et M. Nisard l'ont, apparemment trop oublié; mais M. Lanson pense différemment. "Ces jugements, dit-il, ont pour principal inconvénient d'être relatifs: on parle ainsi de Corneille parce qu'on pense à Racine; et comme on juge que Racine est vrai, Corneille (3) étant autre, on le déclare hors du vrai." Plus loin M. Lanson renforce cette dernière donnée et proclame hautement qu'il faut aimer Corneille d'avoir su faire apparaître dans la tragédie "une très simple et très commune humanité."

Avec raison M. Faguet soutient la même idée quand il réfute l'accusation portée contre Corneille:--à avoir créé des "surhommes." "Des surhommes", reprend-il, qui restent assez des hommes pour être reconnus des hommes et pour en être aimés!"

Et, je clos cette liste de témoignages favorables à la psychologie cornélienne par ce mot de M. F. Sarcey: "Vous serez étonnés de voir que Corneille ait écrit, en 1640, une tragédie qui trouve, deux cents ans plus tard, de si nombreuses, et de si justes applications qu'elle a l'air d'une actualité? C'est, poursuit-il, que l'homme ne change guère et que la vérité est éternelle!" (4)

II. Corneille a connu le fort de l'âme humaine. Ses héros sont surhumains par leur volonté; mais restent humains par leurs luttes: personnages rares, mais qui existent.

(3) Lanson: Corneille, p. 166.

Polyeucte, Auguste, le vieil Horace, Nicomède! Autant de représentants de cette force qui est en chacun de nous; mais dont la plupart font si peu de cas!

Nier, que l'âme humaine, est capable de cette vigueur morale, que le burin de Corneille a gravée dans ses héros, c'est ravir à celle-là son plus riche héritage. Si ces âmes viriles ne forment pas la majeure partie de la foule humanitaire, il est incontestable qu'il existe

(1) A. Mouchard: Histoire de la littérature française, p. 257.

(2) Edouard Mennechet.

(3) Lanson: Corneille, p. 166.

(4) F. Sarcey: Quarante Ans de Théâtre, p. 49.

es volontés dont la fermeté est inébranlable en face du devoir à accomplir ou du vice à fuir. "Des volontés aussi fermes seront assez rares." Mais il y en a, il peut y en avoir. Une volonté, si elle est inclinée au mal, n'est pas radicalement viciée, elle est encore la force de vouloir. Et, pourquoi l'homme dès lors, serait-il toujours vaincu? Même n'a-t-il pas le devoir de vaincre? (1)

C'est bien là les victoires exaltées par Corneille. Ce fier dessinateur, nous le savons, peignait ses héros d'après "son âme, qu'il avait grande, capable de tous les héroïsmes." Pour saisir sa pensée, il faut se rappeler que le mal n'est que la conséquence accidentelle d'une chose qui, en elle-même est bonne: la liberté!

Un romancier a dit, avec vérité: "Dieu crée des forces; et l'homme dans son libre arbitre emploie ces forces au bien et au mal. Ces énergies latentes dont parle Eugène Sue, sont les passions.

Mais, entendons-nous: On dit qu'il en est de l'usage de certains mots comme de l'emploi de la mauvaise monnaie. On s'en sert tout en s'en méfiant. Maintes fois,--information prise, on découvre qu'il circule des pièces de mauvaise aloi.

Le mot "passion" est de ce genre. Il est opportun de se rappeler ceci en cet endroit, au risque de ne pas saisir les délicates nuances de la psychologie cornélienne.

Le langage ordinaire désigne les passions comme des mouvements dont la puissance est capable de troubler la raison et de paralyser la liberté! Thomas Reid voit de l'analogie entre ces mouvements et des tempêtes sur l'océan ou des orages dans les airs. D'autres réservent ce mot pour exprimer les entraînements des sens et les folies bruyantes de la vie.

Dans la pensée des moralistes aussi, le mot passion a pris des sens divers. De ce chef, de multiples écoles ont surgit.

Les stoïques,--Cicéron en tête,--déclarent que les passions sont des fièvres malignes de notre humanité, des infirmités, des décadences, auxquelles le sage doit, avant tout se soustraire. Pour eux, la conclusion est vite tirée: il faut éteindre, détruire les passions.

D'après Tullius, les passions chez un homme, sont des troubles morbides. Les criminologistes modernes utilisent cette théorie, comme mur de défense. La science, de nos jours, veut que les passionnés soient des irresponsables.

Le naturalisme succède au stoïcisme ancien et à l'anthropologie moderne. Les plus fidèles représentants de cette école sont sans contredit, Epicure et Jean-Jacques Rousseau.

Tous deux, en effet, affirment "que l'homme naît bon et que c'est la société qui le déprave." Les disciples de cette école veulent qu'on cultive, qu'on développe,--voire même, qu'on s'abandonne sans scrupules aux passions--sans tenir aucun compte des convenances et des conventions sociales qui les proscrivent. "Couronnons-nous de roses, car demain nous mourrons." Pierre Loti pense dans le même sens quand il déclare ne croire à rien ni à personne. "J'ai pour principe, dit-il, de faire en toutes choses ce qui me plaît en dépit de toutes les conventions sociales. Et poursuit-il, j'estime qu'il faut demander à cette vie le plus de jouissance possible en attendant la grande épouvante finale qui est la mort!"

Pour Corneille,--comme pour nous, d'ailleurs--les passions ne sont pas indubitablement des élans désordonnés de la sève vitale, ni les entraînements inévitables de nos puissances inférieures; elles signifient uniquement ébranlements, activités impulsives, émotivités de l'âme pour faire un mal ou rechercher un bien.

Essentiellement, elles sont des mouvements sensibles de l'âme. Plutôt inclinées au mal, elles peuvent être transformées en leviers bienfaisants.

(1) Caruel

Mais, si sentir vient de la matière, vouloir procède de l'esprit. C'est pourquoi il faut veiller à ce que le domaine des passions ne s'accroisse pas et ne s'affirme pas tyranniquement en nous. Je le répète: en soi elles ne sont pas fatalement mauvaises; mais depuis la chute originelle elles sont devenues dangereuses. Semblables à de puissantes flammes, elles nous procurent et la clarté et la chaleur comme elles peuvent aussi nous incendier; glaives à deux tranchants elles ont le pouvoir de nous défendre ou de nous blesser; coursiers fougueux elles peuvent nous entraîner vers les sommets ou nous précipiter au fond de l'abîme. Notre premier père dans son état d'innocence en était le maître. Sous son égide, elles étaient comme agneaux et colombes; mais depuis la chute, elles se sont transformées en fauves grondants qui menacent à tout moment de dévorer leur dompteur. Pour les maîtriser, l'homme doit les museler, les enchaîner, par l'exercice de la plus ferme volonté.

Mais n'allons pas rougir de posséder une âme ardente. A côté du libre arbitre pour choisir, il nous faut les passions pour vibrer. Le triste spectacle que présente un coeur dépourvu de ce moteur! C'est un tison qui fume à peine, un soleil d'où se serait retiré toute chaleur! Aussi, tous les grands hommes sont des passionnés. De là, le caractère de vraisemblance du héros cornélien.

Polyeucte, par exemple, est un saint; mais non un stoïque. Sous cette poitrine de martyr vibre le coeur d'un homme à la fois tendre et passionné!

Dès le début, ce héros se présente sous le double caractère d'homme de volonté et d'homme de coeur. Et, tout le long de la pièce il conservera cette dualité de personnalité. Sa victoire finale ne sera le prix que de longs et pénibles combats.

Que voulait donc dire M. St-Evremond quand il écrivait: "L'amour et les charmes d'une jeune épouse chèrement aimée ne font aucune impression sur l'esprit de Polyeucte." (1) Néarque, au contraire, craint que "cet amour et ces charmes" ne soient un obstacle à l'avancement spirituel de son néophyte.

" De si faibles sujets troublent cette grande âme!

" Et ce coeur tant de fois dans la guerre éprouvé

" S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé! (2)

Polyeucte, lui-même, ne cache pas l'intensité de son amour pour Pauline, non plus que l'empire que celle-ci exerce sur lui. "Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme: Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme etc. (3) répond-il aux instances de Néarque. Et, plus loin encore, il reprend: "Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes; Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes; Et mon coeur attendri sans être intimidé, N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé."

" Ce premier discours, déclare le Père Sengler, nous laisse déjà entrevoir le fond du caractère de Polyeucte. Son coeur est fait de tendresse et de fermeté; il craint d'affliger Pauline, sans faiblir pour cela dans ses projets de conversion."

Décidément, dans "Polyeucte", --comme dans toute pièce cornélienne, d'ailleurs,-- ce sont les victoires de la volonté sur les faiblesses du coeur humain qui sont exaltées; mais avec quel perceptible souci, l'auteur du Cid a voulu qu'un courant d'humanité se fit sentir sous ce calme apparent, qu'il prête à ses héros!

Le caractère de Polyeucte ne fait pas exception: quoiqu'on en dise, le stoïcisme ici, fait place à la délicatesse des sentiments. La réponse que fait Polyeucte à Néarque qui le presse de nouveau d'achever son sacrifice, révèle, d'un côté la vivacité de son attache-

(1) St-Evremond: De la Tragédie ancienne et moderne

(2) Polyeucte: (I,1.)

(3) Polyeucte: (I,1.)

ment pour Pauline; et, de l'autre, la vigueur de volonté qui le fera sortir triomphant de ce combat moral.

" Ces pleurs que je regarde avec un oeil d'époux,

" Me laissent dans le coeur aussi chrétien que vous." (1)

La touchante prière que lui adresse Pauline, "de prêter à ses pleurs une seule journée," l'attendrit davantage. Ecoutez sa protestation: "Je vous aime--"Le Ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même." Il reconnaît tout le pouvoir que Pauline a sur lui. "Vos pleurs sur moi prennent trop de puissance"--(2) mais c'est sur le secours Divin qu'il compte pour vaincre.

" Sur mes pareils, Néarque, un bel oeil est bien fort:

" Tel craint de la fâcher qui ne craint pas la mort;

" Et s'il faut affronter les plus cruels supplices y trouver des appas, en faire mes délices,

" Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien

" M'en donnera la force en me faisant chrétien." (3)

Cependant quand l'heure sonnera pour lui, d'avancer dans l'arène, c'est en brave qu'il y fera son entrée. Quoique peu soucieux de son propre péril il est fort préoccupé des souffrances de Pauline. La douleur de celle-ci lui est intolérable.

" Apaisez donc sa crainte, dit-il à Néarque,--

" Et calmez la douleur dont son âme est atteinte."

Et, ce "je ne puis" qui s'échappé de son âme troublée, lorsque Néarque lui ordonne de fuir "un ennemi qui sait votre défaut"--qu'est-ce, sinon un vrai cri de la nature?

Les preuves se répètent sur tout le parcours de cette noble tragédie; mais passons plutôt au quatrième acte.

C'est ici, en effet, que se consomme le sacrifice. C'est sans contredit l'acte de la crise, l'acte vraiment dramatique qui donne la clef du caractère de Polyeucte.(4) Mais ce n'est que graduellement et non sans efforts que l'époux de Pauline s'est ainsi élevé jusqu'à ce sublime héroïsme.

Polyeucte nous émeut parce que nous reconnaissons en lui des sentiments analogues aux nôtres. Il se trouble quand on lui annonce la visite de Pauline: résolu d'aller jusqu'au bout de son pénible devoir, il craint cependant l'approche "d'un si fort ennemi." Avec un courage inébranlable il a fait face aux menaces de Félix et aux durs traitements de ses bourreaux; mais devant les larmes de la femme aimée, il se sent faiblir. Alors, cependant, en un élan généreux il conçoit cette idée qui ne pouvait surgir que du coeur d'un Polyeucte!

Céder sa femme "ainsi qu'un bénéfice" eut été indigne de lui, aussi n'est-ce pas de cette façon qu'il la présente à Sévère. Ne faut-il pas plutôt voir dans la générosité de cette action le seul souci d'assurer le bonheur de Pauline? Ce suprême sacrifice accompli, il ne lui reste plus qu'à s'avancer vers le lieu du combat: résolument, il y marche; mais à quel prix sa victoire est achetée!

L'hélas de la scène troisième et les larmes qui l'accompagnent peignent bien les angoisses auxquelles l'âme de Polyeucte est en proie.

" Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher. (5)

" Mon choix n'est point douteux. Mais, j'aperçois Pauline:

" O Ciel-- (6)

(1) Polyeucte: (I,1.)

(2) " (I,2)

(3) " (I,2)

(4) Hémon: Cours de littérature, p. 13

(5) Polyeucte: (IV, 3)

(6) " (V, 2)

Quel reproche pouvait lui être plus sensible que celui qui s'attaquait à la sincérité de son amour. "Ces larmes ne sont pas indignes du héros chrétien: c'est l'affection la plus vraie et la plus sainte qui les fait verser." (1)

L'Époux de Pauline répète ses serments, mais avec cette différence, cependant: "Je vous aime, dit-il à Pauline, "Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même."

Ses adieux à Pauline ne sont pas moins attendrissants. "Chère Pauline, adieu: conservez ma mémoire." Voilà ces divins endroits de Corneille qui jetaient Mme de Sévigné dans le ravissement, et comme elle disait encore, ces tirades qui font frissonner, ces divines et sublimes beautés qui transportent. (2)

Je termine par les paroles de l'auteur lui-même: "Polyeucte satisfait tout ensemble à la représentation, les dévots et les gens du monde, tant ces tendresses de l'amour humain y font un agréable mélange avec la fermeté du divin." (3)

Cette grandeur d'âme "doublée d'une si touchante humanité" que nous venons d'admirer dans "Polyeucte", se retrace également dans "Cinna" et, notamment, dans le caractère d'Auguste.

Avec justesse on a dit que "Les passions tendres se mêlent dans "Cinna" aux ambitions furieuses, et que ce contraste, plaisait à des âmes qui y retrouvaient l'image de leurs amours et de leurs colères." (4)

Incontestablement, c'est Auguste qui est le héros de cette pièce, comme c'est aussi l'héroïsme de la clémence qu'il personnifie. Nous assistons à la représentation d'une lutte vigoureuse, entre la générosité héroïque qui incline au pardon et la passion de la vengeance qui justifie presque la bassesse du traître Cinna et de la perfide "furie",
Emélie!

Le poète nous conduit graduellement jusqu'au fond de l'âme d'Auguste. Tout d'abord, celui-ci nous apparaît hésitant entre le désir de satisfaire son ambition ou les sentiments généreux qui agitent son âme. Comme Polyeucte, ce n'est qu'à force de noblesse et d'efforts qu'Auguste s'élèvera au-dessus des appas de la nature. Comme Polyeucte aussi, il sortira de ses combats agrandi et élevé jusqu'à l'héroïsme de la vertu.

Son triomphe enfin, nous paraît d'autant plus éclatant que nous avons connu ses dispositions antécédentes, si contraires à celles-ci, hélas!

D'ambitieux qu'il était au début, il se fait, en définitive, clément jusqu'à l'héroïsme. En effet, quelle transformation s'opère entre la première scène du second acte, et la troisième, de l'acte cinq!

Là, Auguste lui-même nous trace son propre portrait dans l'ingénieuse peinture qu'il nous fait de l'Ambitieux:

- " Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir
- " Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
- " Il se ramène en soi, n'ayant plus ou se prendre
- " Et monté sur le faite, il aspire à descendre. (5)

(1) P. Sengler: Polyeucte, p. 450

(2) P. Sengler: " p. 469

(3) Corneille: Examen sur Polyeucte

(4) L. Petit de Julleville: Cinna, p. 36

(5) Cinna: II, (1.)

De ce passage, Louis Racine a dit avec vérité: "Il faut connaître le coeur humain aussi bien que Corneille l'a connu, pour avoir su dire de l'ambitieux "qu'il aspire à descendre." (1)

"L'Auguste magnanime que les conjurés bénissent au cinquième acte de "Cinna" est-il bien le sanglant Octave qu'ils maudissent au premier? (2)

Quel contraste avec l'Auguste de l'acte final!

" Soyons amis, dit-il à Cinna--c'est moi qui t'en convie.

" Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,

" Et malgré la fureur de ton lâche destin,

" Jete la donne encor comme à mon assassin. (3)

La juste colère du superbe monarque éclate dans le célèbre monologue du quatrième acte; mais comme bientôt elle est convertie en un sincère et profond repentir! Prêtons l'oreille à ces nobles accents, qui, dit-on, faisaient verser des larmes au grand Condé. (4)

" O siècles, ô mémoire,

" Conservez à jamais ma dernière victoire!

" Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux

" De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Après cela, faut-il s'étonner qu'une clémence aussi héroïque ait eu raison des coeurs les plus rebelles? Rien ne manque au pardon:

" Auguste a tout appris et veut tout oublier."

Ici, deux mots de Paul Albert me reviennent à la pensée: celui, où, parlant du héros cornélien il s'écrie: "Plus grand que nature; mais, dans la nature." Et, cet autre: "C'est un portrait flatté; mais c'est nous, nous à certaines heures, dans l'épanouissement du meilleur de nous-mêmes! "

Le vieil Horace! Encore un digne représentant de cette vigueur morale qui est l'apanage distinctif du héros cornélien. --et, qui serait le nôtre si nous savions vouloir!

Pas plus que Polyeucte et Auguste, cependant, est-il un stoïque insensible à toute touche humaine! Loin d'être "un caractère tout d'une pièce", il est fait de délicates nuances, qui, pour être appréciées avec justesse, demandent à être étudiées, chacune dans l'angle qui lui est propre. Alors, et alors seulement, nous sera-t-il permis d'admirer, tour à tour, la majesté du vieillard, la tendresse du père et le patriotisme de ce citoyen romain!

Ce n'est qu'au troisième acte que le sublime vieillard nous est présenté; mais alors il entre en scène, revêtu de l'éclat que lui prête l'autorité du père romain:

" Qu'est-ce-ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes,

" Et perdez-vous encor le temps avec des femmes! (5)

Ces paroles nous laisseraient une impression de brutalité si elles n'étaient mitigées, d'abord par le motif qui les provoque, puis, par les sentiments vibrant d'une attendrissante humanité, qui s'échappent à tout instant, de l'âme du vieil Horace!

(1) Louis Racine: Mémoires sur la vie de Jean Racine.

(2) Hémon: Cours de littérature.

(3) Cinna: (V,3)

(4) Voltaire: Siècle de Louis XIV, Chapitre XXXII, des Beaux-arts.

(5) Horace: (II,7.)

Dans la scène de l'adieu par exemple, son affection déborde et il profère son touchant "J'en aurai soin" comme un peu plus loin, il donne franchement libre-cours aux sentiments qui agitent son coeur de père; il ne rougit même plus de laisser voir ses larmes:

- " Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments;
- " Pour vous encourager ma voix manque de termes;
- " Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
- " Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux."

Voilà bien, un de ces mouvements où,--comme le dit si éloquemment, M. Saint-Marc Girardin,--"ce grand vieillard cornélien" oubliant de se surveiller, nous laisse voir le vrai fond de son coeur; et, quel trésor de suavité n'y découvrons-nous pas?

Sonne l'heure, où Albe et Rome semblent vouloir chercher ailleurs leurs combattants, le coeur du père s'émeut de nouveau, et, oubliant momentanément les exigences du patriotisme romain, il laisse éclater sa joie, prouvant ainsi jusqu'à quel point il a secrètement partagé les inquiétudes de ses filles.

- " Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
- " Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
- " Albe serait réduite à faire un autre choix,
- " Nous pourrions voir bientôt triompher les Horaces
- " Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces." (1)

Quand les dieux viendront troubler ce bonheur d'un instant, il se soumettra; mais ce n'est qu'à force de vigoureux combats qu'il parviendra à "fouler aux pieds la nature."

Disons-nous pour cela que le vieil Horace aime mieux sa patrie qu'il n'aime ses enfants?-- Non. --Cela montre seulement que le vieil Horace n'a pas pour sa patrie les mêmes sentiments qu'il a pour ses fils; il aime ses enfants avec faiblesse et émotion, comme la plupart des pères les aiment; mais il aime sa patrie avec une espèce de fermeté décidée à tout faire et à tout souffrir pour elle! (2)

D'autres encore ont vu du même oeil le caractère du vieil Horace. Romain d'abord, ce majestueux vieillard n'est nulle part plus admirable ni plus heureux que lorsqu'il peut mettre d'accord et son devoir, et son coeur! Ainsi en est-il lorsqu'on lui annonce que son fils est vainqueur et vivant:

- " O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
- " O d'un Etat penchant, l'inespéré secours!
- " Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
- " Appui de ton pays, et gloire de ta race!
- " Quand pourrais-je étouffer dans tes embrassements
- " L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments?
- " Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
- " Ton front victorieux de larmes d'allégresse? (3)

En effet, qu'est-il en définitive, le patriotisme du vieil Horace, sinon le même que celui du jeune Horace! "Le vieil Horace, c'est le jeune Horace vieilli, attendri, apaisé." Vieux, on peut être, au moins dans la forme, tout autre qu'on n'était dans la jeunesse. (4) M. L. Petit de Julleville pense de même: Corneille a tempéré le patriotisme, par quelques traits plus doux, par l'âge, et par le sentiment paternel, dans l'âme héroïque du vieil Horace. (5) Mais au fond, l'analogie est sensible entre les deux patriotismes; que dis-je, c'est le même patriotisme,--ce patriotisme qui donne à la gloire de Rome, le premier rang.

- " Rome a choisi mon bras, je n'examine rien
- " Ce droit sain et sacré rompt tout autre lien."

(1) Horace: (IV, 5)

(2) Saint-Marc Girardin: Cours de littérature dramatique, X, 8.

(3) Horace: (IV, 2)

(4) Hémon: Cours de littérature, p. 16.

(5) L. Petit de Julleville: Horace, p. 39

"Albe vous a nommé, je ne vous connais plus." (Horace II, 5)

"Que voulez-vous qu'il fit contre trois?

Qu'il mourut. (Horace: III, 6)

Patriotisme qui demande qu'un sacrifice fait à la patrie soit un sacrifice offert avec générosité;

"Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte:

"Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme

"A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,

"A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,

"Et prendre en son malheur des sentiments romains." (Horace: II, 4.)

Patriotisme, qui préfère la mort au déshonneur:

"La gloire de leur mort m'a payé de leur perte. (Horace: III, 6)

"Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront

"Que sa fuite honteuse imprime à notre front. (Horace: III, 6)

"Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie

"Ceux que vient de m'ôter une main ennemie. (Horace: IV, 2)

Patriotisme enfin, qui défend de plaindre ceux qui sont tombés sur le champ de bataille.

"Tout beau, ne les pleurez pas tous

"Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux. (Horace, III, 6.)

Nous l'avons vu: le parallèle s'établit aisément entre le patriotisme du vieil Horace et celui du jeune Horace. Corneille, cependant, a eu le souci de revêtir celui du vieillard d'une teinte d'humanité qui le rapproche de nous; mais il n'a nullement consenti à faire de lui un faible. Ici, encore, c'est le fort de l'âme humaine qui est glorifié! Aussi, est-ce dans toute la splendeur du maître que le noble vieillillard figure dans les scènes finales.

Si, à l'occasion, Horace nous a émus, en nous découvrant le vrai fond de son cœur, --fait de bonté et de délicatesse-- en définitive, il s'efforcera d'oublier tout le reste pour ne plus se souvenir que de la gloire de Rome! Et, bien que la mort de Camille, porte un coup douloureux au plus vif de son être, il saura, tout de même, trouver de puissants et éloquents arguments pour excuser et défendre le frère fratricide.

"Quoi? dit-il à Valère, qui parle de punition, qu'on envoie un vainqueur au supplice?" (Horace: V, 2)

Puis s'adressant au roi:

"Un premier mouvement ne fut jamais un crime;

"Et la louange est due, au lieu du châtement.

"Quand la vertu produit ce premier mouvement. (Horace: V, 3)

A mesure qu'il poursuit son plaidoyer en faveur de son fils, son verbe s'enflamme:

"Sire, ne donnez rien à mes débiles ans:

"Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants;

"Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle

"Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle! (Horace: V, 3)

C'est le triomphe complet du patriotisme! Tout lui est immolé, même les affections les plus chères. N'oublions pas cependant l'avertissement que nous donne Corneille lui-même dans son Examen sur "Horace". Parlant du caractère de Valère il nous dit: "S'il ne prend pas le procédé de France (c'est-à-dire le procédé moderne) il faut considérer qu'il est romain." Cette remarque s'applique également aux autres personnages, notamment au vieil Horace, dont la conduite en face du cadavre de sa fille, est si contraire à nos mœurs!

On ne peut en douter: le héros cornélien est un vaillant, dont la vigueur morale nous étonne parfois, et toujours excite, notre admiration.

Nicomède ne dégénère pas de cette héroïque lignée. Moins tendre que la plupart d'entre eux, il en a l'intrépidité et la supériorité d'âme. "Ce valeureux capitaine à l'humeur hautaine et indépendante", -- capable d'intimider un Prusias, d'en imposer à une Arsinoé et de transformer un Attale, -- dédaigne les artifices pour arriver au but; mais en face d'obstacles anoués, de ruses stratégiques, de dangers nombreux, de luttes acharnées, voire même, en face de la mort, il reste calme et décidé de poursuivre jusqu'au terme le chemin du devoir et de la gloire!

L'homme supérieur en lui, s'affirme par les victoires répétées de la volonté sur les passions. De fait et de droit, il peut dire de lui-même:

" Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse

" Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

"A force de vigoureux et clair patriotisme, à force de cinglante ironie, il réussira à déjouer ses nombreux ennemis et à ressusciter les énergies de sa patrie." (1) Corneille lui-même nous avertit, dans son Examen de Nicomède, "que la grandeur du courage règne seule" dans cette pièce. Tout orgueilleuse qu'elle nous paraisse, pardonnons à Nicomède, une ironie qui va jusqu'au sarcasme, en faisant la part des circonstances, et des personnes avec lesquelles il avait à traiter.

Ne l'oublions pas, c'est bien contre l'ingénieuse jalousie d'une Arsinoé, contre les vilénies d'un Prusias et les ruses perfides d'un Flaminius, qu'il avait à se défendre. A cela, ajoutons que c'était la femme aimée dont le sort était en jeu! Et, nous comprendrons pourquoi l'auteur lui-même parle de ce héros comme d'un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. (2) Mais c'est de la bouche même des ses ennemis vaincus, que partent les plus élogieux témoignages:

" Contre tant de vertu je ne puis le défendre. (Arsinoé, Nicomède V, 9.)

" Je me rends donc aussi, Madame, et je veux croire

" Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire". (Prusias, Nicomède, V, 9.)

" Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat,

" Pour la voir seule agir contre notre injustice. (Attale, Nicomède V, 9.)

" Telle que doit l'attendre un coeur si magnanime." (Flaminius, Nicomède, V, 9.)

Ne nous étonnons pas, après pareils hommages--tirés de l'auteur même--d'entendre M. Sarcey s'exclamer! "Je ne sais pas au théâtre de héros plus digne d'être aimé que ce Nicomède. Quel admirable orgueil! Comme il est impossible qu'aucun sentiment bas approche de cette âme hautaine! (3)

Corneille songeait-il vraiment au prince de Condé en nous traçant le portrait de Nicomède? L'idée n'est pas invraisemblable, si nous savons nous arrêter assez tôt dans notre comparaison des deux princes. "Il faut, cependant convenir que les contemporains n'avaient pas à chercher bien loin les allusions qu'ils saisissaient au passage." (4) Ce qui est surtout incontestable, c'est qu'en recueillant les documents historiques, le poète les a fondus et transformés de manière à ce qu'ils soient plus vrais dramatiquement et psychologiquement.

" Le but était moins de peindre fidèlement un héros historique que d'incarner pour ainsi dire, l'esprit de l'histoire en un héros de sa façon." Il a fait Nicomède disciple d'Annibal, "pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains."

(1) J. Calvet, Manuel illustre d'histoire de la littérature française, p. 250.

(2) Corneille, Examen de Nicomède.

(3) F. Sarcey, Quarante ans de Théâtre, p. 118.

(4) Hémon, Cours de littérature, p. 2.

Dans son examen de Nicomède on lit encore ces lignes qui renforçaient ce que je viens d'énoncer: "J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes avait tout pouvoir sur celui de son mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets: car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et, de l'autre, il oppose à Nicomède, un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante." Corneille, évidemment, avait le souci de la réalité à la vie!

A cette lumière, tous ces héros pourraient être avantageusement étudiés. Là, n'est pas notre ambition, notre but sera atteint si, tout en montrant combien profondément notre poète a saisi le fort de l'âme humaine--le lecteur ne s'y méprend pas! Je le répète, c'est par de violents combats livrés pour la plupart, au fer intérieur, que les héros de Corneille parviennent à la victoire.

La supériorité qu'il revendique pour "les âmes extraordinaires, dont les vices et les vertus s'égalent aux situations de l'histoire", nous révèle nettement ses intentions: "c'est précisément pour cela que notre poète avait à s'inspirer de l'histoire; c'est que les histoires sont pleines d'événements illustres et extraordinaires." En effet, l'histoire n'inscrit que les grandes actions, les autres étant si communes; pas n'est besoin de les écrire pour qu'on se les rappelle. "Qui n'a aimé ou qui n'aimera? et qui ne retrouvera quelque chose au moins de lui-même dans Hermione ou dans Roxane, dans Pyrrhus ou dans Xipharès? Mais l'âme de Cléopâtre ou celle de Rodogune, l'âme de Léontine dans Héraclius ou l'âme de Rodelinde dans Pertharite, voilà des âmes comme il y en a peu, en vérité, voilà des âmes comme on ne croirait pas aisément qu'il en eût existé, si l'histoire n'était là qui l'atteste,--Historia testes temporum!" (1)

Ce goût, cependant, Corneille ne l'a pas satisfait au point d'oublier les exigences de la nature humaine. Erreur donc, de la part de ceux qui croient que son burin n'a gravé que des êtres d'une nature supérieure à la nôtre "et presque en dehors de la mesure et des conditions de l'humanité." Il a peint ce qu'il y a de plus grand et de plus simple à la fois! l'effort que la volonté soutenue par la conscience oppose aux affections les plus fortes! C'est par là, déclare M.H. Tivier, qu'il nous a remplis du sentiment de notre dignité morale et qu'il a mérité la glorieuse popularité qui est restée attachée à son nom.

On le sait: par la volonté on peut corriger et comme refaire son tempérament. C'est bien ce que le poète latin voulait dire quand il déclarait que l'on peut tout ce qu'on croit pouvoir, tout ce qu'on passe pour pouvoir.

Je n'ai ni l'impertinence, ni la crédulité de penser que je suis ici la voix de tout le monde; mais j'affirme que si le système de notre poète l'oblige à donner les premières places aux âmes de forte trempe, ce n'est pas qu'il ignore les autres; car, pour peu qu'on veuille approfondir son oeuvre, en verra que nul recoin du coeur humain n'a échappé à sa clairvoyance. Mais, pour voir jusqu'à quelle profondeur Corneille a exploité l'âme humaine il ne suffit pas de s'arrêter à la lecture sommaire de ses chefs-d'oeuvre; il faut plutôt jeter un regard d'ensemble sur toute l'oeuvre cornélienne--regard, qui embrassera non-seulement les hauts personnages, mais aussi les personnages secondaires et ceux des comédies. Ainsi, nous sera-t-il donné de voir qu'il est vraiment entré dans les sentiments de ses personnages, et qu'à chacun il a donné le caractère qui lui est propre.

Ne lisons pas notre Corneille, comme ceux qui, d'avance l'ont jugé; comme ceux qui, désireux de suivre la loi du moindre effort, ont peur, pour ainsi dire, de leur part de grandeur, et veulent excuser leurs faiblesses en jetant les hauts cris "d'in vraisemblance!"

Ici, une pensée du Père Gratry surgit. L'homme, dit-il, a deux manières inverses de voir, l'une qui grossit, l'autre qui diminue, ce qui détruit toute la vérité du spectacle! Comme ce personnage de la fable, on voit successivement avec les verres opposés de cette lunette:

" On voit de près tout ce qui charme

" On voit de loin ce qui déplaît."

Un célèbre musicien Athénien ne disait-il pas à un grand musicien méconnu! "Jouez pour les muses et pour moi;" tant il est évident que la nudité du vrai et du beau, n'est pas reconnue de tous! Seul, l'oeil exercé ne s'y trompe pas, comme seul l'élite sait s'élever à la hauteur de l'idéal qui demande l'effort. Il y a beaucoup de vérité dans ce mot de La Bruyère: " Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fonde tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins."

Si notre poète n'a pas échappé à cette minutieuse, et, parfois malveillante censure, il n'est pas moins vrai qu'il mérite, de fait et de droit, le plus haut rang parmi les peintres de l'humanité. Quand nous le lisons, laissons dilater notre esprit, que notre entendement ne soit ni parcimonieux, ni inhospitalier; loin d'enlever à notre auteur, sachons pratiquer cette bienveillance intellectuelle, qui ne voit pas uniquement ce que les mots et le style expriment à la rigueur; mais cette bienveillance qui permette au contraire, de remonter de la parole à son sens dans l'esprit de l'auteur.

Il serait à propos ici, de suivre l'avis de M.F. Sarcey: "Je supplie, ceux qui me lisent, dit-il de s'abstraire en reprenant leur Corneille, de leurs vieilles impressions de collège! Je serais bien étonné si, en suivant la voie que j'indique, ils n'avaient pas le plaisir de rencontrer des effets inattendus et des sensations nouvelles. Le drame qui se joue sur ces hauteurs sereines où Corneille l'a transposé est le même qui se passe sans cesse, sous nos yeux, dans notre vie prosaïque et bourgeoise." (1)

II(2) CORNEILLE A CONNU LE FAIBLE DE L'AME HUMAINE. La peinture qu'il nous fait de l'âme d'un Cinna, d'un Félix, d'un Prusias, et enfin, d'une Cléopâtre, d'une Emélie et d'une Camille prouve qu'il en a saisi les sentiments bizarres et maladifs.

"C'est le propre du poète dramatique quand il a du talent de s'incarner tour à tour dans chacun de ses personnages même les plus opposés."

A la lumière de ce critérium, notre grand poète normand nous apparaît avec le nimbe du génie. De fait, comme nous l'avons vu, quoique Corneille ait su faire ressortir avec art, ce qu'il y a de grand et de beau dans l'âme humaine, son oeuvre contient des pages qui révèlent combien il en a aussi saisi le côté faible. Il a même approfondi la passion dans ce qu'elle a de plus vile.

Qu'est-ce, en effet, que l'âme d'un Cinna, sinon l'incarnation du plus pur égoïsme et de l'ingratitude la plus noire! Ce romain vacillant et emphatique sacrifie tout à l'intérêt personnel. Dépourvu de vraie bravoure et de réel patriotisme, il n'a rien du politique convaincu, dont il assume les dehors, à l'occasion.

En définitive, il n'y a pour lui qu'un parti: celui de l'intérêt personnel. Pour servir cette passion, poussée au plus haut point, il sacrifiera tout le reste. Il n'a qu'un but: venger Terentius, et ainsi, mériter Emélie. Les plus viles moyens ne seront pas achetés trop chers, s'il parvient à achever sa lucrative tâche.

La mort de son souverain lui semble-t-elle l'unique moyen d'obtenir Emélie, il devient républicain décidé.

- " Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître;
- " Avec la liberté de Rome s'en va renaître.
- " Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
- " Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains. (I,3.)

Croit-il pouvoir obtenir "l'adorable furie" sans aller jusqu'à tremper ses mains dans le sang impérial, il se transforme en monarchiste prudent et se déclare loyal conservateur. Il pousse l'audace jusqu'à employer, au deuxième acte, les plus odieux mensonges. C'est à ce moment surtout, qu'il se rend méprisable à nos yeux. Maxime, d'abord étonné de cette métamorphose, en saisit bientôt, pleinement, le principe.

1) F. Sarcey, Quarante ans de Théâtre, p.76.

" Ils servent à l'envie la passion d'un homme
" Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome. (III,1.)

Pour un moment, au troisième acte, Cinna semble se laisser ébranler par le souvenir des bontés d'Auguste; "Emélie et César, l'un et l'autre me gêne." (III,2.) mais les sarcasmes et les menaces d'Emélie ont vite raison, sinon de ses remords--assurément, de ses hésitations. Il se fortifie dans ses résolutions d'aller jusqu'au bout:

" Eh bien! vous le voulez, il faut vous satisfaire
" Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
" Il faut sur un tyran porter de justes coups;
" Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous:
" S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
" Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes." (Cinna: III, 4.)

Mais il ajoute: "Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée." Cette décision est d'autant plus blâmable, que de la part d'Auguste, Cinna n'a reçu que d'insignes bienfaits. Ce premier, n'avait-il pas poussé la condescendance jusqu'à élever l'amant d'Emélie au rang de confident?

Sachant cela, il est difficile de croire que certains critiques aient pu reconnaître en Cinna des traits de héros!--La vérité est, qu'il n'est qu'un conspirateur, "peu audessus du vulgaire". Emélie autre Lady Macbeth, est l'âme du complot; Cinna n'en est que l'instrument.

La clémence d'Auguste fait admirablement ressortir la bassesse du caractère de Cinna et le diminue considérablement à nos yeux. Avec V. de Laprade nous affirmons qu'"Un héros n'a pas besoin ou n'accepte pas de pardon." Décidément, Cinna est devenu l'esclave d'Emélie: c'est pour elle, et pour elle, uniquement, qu'il conspire.

FÉLIX

Félix, c'est l'intérêt personnel, servi par la crainte, le calcul et une politique rampante et fuyante!

Cependant, il n'y a rien du scélérat ni de l'homme passionné dans ce caractère médiocre et faible. S'il a une certaine analogie avec Prusias de "Nicomède", il faut se rappeler qu'il est beaucoup moins méchant que ce dernier et que dans son cas d'ailleurs, il n'y a pas "d'Arsinoé".

Reste vrai tout de même que sa petite taille morale fait triste figure à côté de ces géants de la vertu qui s'agitent autour de lui.

Félix a, avant tout, le souci de son empire et de sa dignité. Si, à l'occasion, quand son intérêt propre n'est pas en jeu, il sait se montrer bon père, il reprend vite ses louches procédés dès qu'il soupçonne le moindre danger. Le soin excessif qu'il a de conserver sa place, ferme les avenues de son cœur à tout sentiment généreux et le rend égoïste jusqu'à l'injustice.

Son esprit capricieux n'épargne personne: pas plus Pauline que Polyeucte. N'est-ce pas pour obéir à ses ordres que cette première a épousé Polyeucte à l'heure même qu'elle se croyait incapable de renoncer à Sévère; cependant quand on vient à annoncer à Félix que Sévère vit et qu'il vient, ce n'est pas à ce que peut ressentir sa fille qu'il songe, mais bien à lui-même:

" O ciel! en quel état ma fortune est réduite! (Polyeucte, I, 4.) Il se trouble, il tremble! Et pourquoi? Sinon, comme il le déclare ouvertement à Pauline, parce qu'il craint pour ses intérêts propres:

" Ma fille, que ton songe
" En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
" Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher! (Polyeucte, I,5.)

Pauline s'étonne:

"Quelle subite alarme ainsi peut vous toucher?"

Et son père de répondre: "Sévère n'est point mort." Tout n'est pas encore bien clair dans l'esprit de Pauline: "Quel mal nous fait sa vie?"

La réplique de son père est significative: "Il est le favori de l'empereur Décie." Pouvons-nous encore douter? Invariablement, c'est le "moi" qui domine dans la pensée du sénateur romain. C'est cela encore qui le pousse à tenter une entrevue entre sa fille et Sévère. C'est que le politique, qui raisonne sur tout perçoit que Sévère devenu "le favori de Décie" pourrait lui être plus utile que Polyeucte déshonoré.

Aussi, en quels termes élogieux il fait miroiter aux yeux de Pauline la grandeur de Sévère.

"Un gros de courtisans en foule l'accompagne,

"Et montre assez quel est son rang et son crédit." (Polyeucte, I, 5.)

Volontiers il s'apprête à s'incliner devant Sévère tant, "la seule apparence du crédit lui impose et glace son courage." (1) Félix, hélas, un peu tard, découvre son erreur: quand il a préféré Polyeucte à Félix, la position de l'un et de l'autre était différente; et, maintenant, Les rôles sont changés. Il y a du bilieux-nerveux dans ce caractère de Félix. Ses raisonnements sont tournés et retournés dans sa tête surchauffée, le conduisant à conclure que Pauline a été trop docile en acceptant Polyeucte alors qu'elle aimait Sévère. Il se préoccupe peu de ses scrupules quand un gain personnel est en vue.

"Que ta rébellion m'eût été favorable." (Polyeucte, I, 4.)

"

Puis il poursuit toujours dans le même but:

"Il faut le voir, ma fille,

"Ou tu trahis ton père et toute ta famille."

Toujours cette crainte servile: "Il nous perdra, ma fille!" A mesure qu'il avance, il s'affermir: "Songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées!" Plus loin, quand Pauline intercède pour Polyeucte pour tout argument de refus il s'écrie: "Les Dieux et l'Empereur sont plus que ma famille." Et encore: "J'ai les Dieux et Décie ensemble à redouter." (Polyeucte, III, 5.) Nous l'avons vu, Félix n'est pas dépourvu de bons sentiments; s'il pouvait satisfaire sa fille et sauver Polyeucte sans mettre ses intérêts en danger,--sans froisser ceux qui lui sont nécessaires--il se sentirait soulager. Avec justesse on peut lui appliquer "le pauvre homme" de Molière! "Il peut arriver," dit Corneille, "qu'un très vertueux homme soit persécuté, et périsse même par les ordres d'un autre, qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur lui, et qui montre plus de faiblesse que de crime dans la persécution qu'il lui fait. Si Félix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens qui nous le rendrait exécration, mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en présence de Sévère, dont il craint la haine et la vengeance après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. (2) Le père de Pauline lui-même nous dépeint les vicissitudes de son âme tourmentée:

"Que je suis malheureux! avoue-t-il; puis il reprend:

"On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint:

"De pensées sur pensées mon âme est agitée,

"De soucis sur soucis elle est inquiétée;

"Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,

"La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir;

"J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables:

(1) L. Petit de Julleville, Notices sur Polyeucte

(2) Discours de la tragédie.

" J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
" J'en ai de généreux qui n'oseraient agir,
" J'en ai même de bas et qui me font rougir." (Polyeucte 3,5.)

Il fallait le burin d'un Corneille pour tracer aussi nettement ces traits de l'homme dont le rang est le dieu! Mais écoutons encore:

" Il y va de ma charge, il y va de ma vie:
" Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
" Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

Evidemment, pour Félix, "conserver sa charge et vivre," deviennent synonymes. Enlever l'une c'est détruire l'autre! C'est toujours cette pensée qui domine; quand il apprend que le peuple semble soudain porter pour Polyeucte, ses soupçons et ses craintes redoublent:

" Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,
" Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître;
" Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
" J'en verrais des effets que je ne veux pas voir."
" Il faut rompre ce coup, qui me serait fatal. (Polyeucte V,1.)

Incapable d'héroïsme lui-même, il ne peut pas croire à l'existence de cette vertu chez les autres; sans cesse préoccupé de ses intérêts, il s'est donné peu d'occasions de connaître ceux avec qui il vit; c'est ce qui explique ses nombreuses erreurs: n'en vient-il pas jusqu'à suggérer à Polyeucte même, des détours pour échapper à la mort; naïvement, il avoue à son gendre qu'il serait prêt à l'en sauver lui-même, si la présence de Sévère ne le gênait:

" Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère:
" Dissimule un moment jusques à son départ. (Polyeucte, V, 2.)

Après ces aveux qui dénotent la plus grande faiblesse de caractère on s'est récrié contre la conversion de ce "malheureux politique" contre cet "esclave ambitieux d'une peur chimérique"! Ceux-là en toute évidence, ne croyaient pas en la toute puissance de la grâce.

PRUSIAS

Mettre à nu l'âme d'un Prusias c'est placer sous nos yeux une peinture très vive de la lâcheté.

Le roi Prusias, type immortel de ces royautés orientales dégradées par le despotisme et la terreur des armes romaines; Prusias, tremblant devant sa femme et devant son fils; prêt à toute lâcheté, même au crime, pour conserver cette ombre de royauté! (1)

C'est bien ainsi, que nous apparaît ce timide vieillard! Ce portrait exciterait notre pitié, s'il ne s'y mêlait une teinte de comédie.

Mais, considérons-le, ne fut-ce que sommairement comme souverain, comme époux et comme père. Alors seulement saisissons-nous toutes les nuances de ce caractère complexe, mais naturel.

Les Prusias, ne sont pas rares! Incontestablement, Corneille a ici peint l'homme comme il est..... Les rois faibles sont ordinairement jaloux de leur autorité et par conséquent aisément ombrageux. Prusias n'échappe pas à ce travers. Loin de porter glorieusement son diadème, il craint à tout instant de se le voir ravir. Constaamment aux aguets, il ne s'affirme en rien et n'a de souci que pour se conserver l'appui de ceux qu'il craint.

(1) Notice sur Nicomède.

L'abaissement de son père aux pieds des romains, irrite Nicomède, qui, dans un noble élan de "générosité" défend admirablement bien les droits de la royauté.

- " De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
- " Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre Etat
- " Vivez, réglez, Seigneur, jusqu'à la sépulture
- " Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature. (Nicomède, II, 3.)

Mais les mâles accents de son fils aîné ne servent qu'à accentuer la faiblesse du timide vieillard. Et, de nouveau en face d'un danger qui n'est qu'apparent il s'écrie:

- " Oh! ne me brouillez point avec la République."

Pour Prusias, rien n'est nécessaire comme la sécurité de son pouvoir. Quel contraste entre tant de bassesse et de lâcheté de sa part, et tant de grandeur d'âme et de fermeté du côté de Nicomède. La noble réponse que ce dernier fait à Flaminius, qui l'accuse d'être trop fidèle disciple d'Annibal, souligne adroitement le trait détestable qui fait le fond du caractère de son père.

- " Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
- " D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point. (Nicomède, II, 3.)

Mais c'est peut-être Flaminius que, de tous ses sujets, Prusias craint le plus. Aussi, le défend-il contre les accusations de Nicomède. Le principe est toujours le même: ne pas s'aliéner ceux qu'il croit lui être indispensable.

- " Le rang d'ambassadeur doit être respecté." (Nicomède, II, 3.)

Il est vrai que le fils de Prusias dépassa ici, quelque peu, les bornes de la prudence; mais ne faut-il pas faire la part des circonstances; bien de nature en cette occurrence, à provoquer l'emportement de Nicomède.

Le mot de M. Hémon résume parfaitement le caractère de Prusias comme souverain: "Roi, il est tantôt méprisable, tantôt ridicule." (1) Puis il ajoute: "Mari, il est ridicule toujours." C'est que Prusias est l'esclave d'une femme artificieuse, altière et ambitieuse, qui n'hésite pas devant aucun crime pour arriver à régner "soit par son mari, soit par son fils, Attale." De cette sorte elle "diminue considérablement la culpabilité de son mari, en partageant la responsabilité morale de certains de ses actes. Sans le concours de cette ambitieuse marâtre le caractère de Prusias serait celui d'un monstre. Incontestablement donc, Arsinoé exerce, sur son timide époux un empire magique. C'est que Prusias aime Arsinoé. Cet amour explique aussi l'attitude du père de Nicomède au quatrième acte, où la mère d'Attale joue un rôle prépondérant au moyen de ruses raffinées.

- " Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.
- " Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs!
- " Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs? (Nicomède, IV, 1.)

Mère intéressée, épouse avisée sur le point faible du roi, Arsinoé fait habilement contribuer toutes ses ressources à l'éclosion de son projet: flatteries, dissimulations, talents!

S'il est incontestable qu'il l'aime beaucoup il est également vrai que Prusias la craint: moyen de plus pour Arsinoé de s'insinuer plus aisément dans ses bonnes grâces et de le plier à ses propres fins. Lui-même nous décrit la nature de l'amour qu'il porte à Arsinoé:

- " J'ai tendresse pour toi, dit-il à Nicomède;
- " J'ai passion pour elle."

Roi chétif, mari soumis jusqu'à la servitude, du père, Prusias n'a que le titre.

Ici encore, c'est la crainte que lui inspire son fils aîné, qui le rend injuste. Voyez comme il est ébranlé quand on lui annonce le retour de ce fils, couronné de gloire! Tout autre père eût été transporté d'une joie bien légitime en revoyant ce gagnant de sceptre! Non, aux yeux d'un Prusias, l'intérêt propre a plus de prix que les lauriers d'un fils. Capable de tout, excepté de vertu, le père de Nicomède est évidemment sincère

(1) Hémon: Cours de littérature française.

sur un point seulement: celui de sa lâcheté.

" Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand

" On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant! (Nicomède, II, L.)

Comment, autrement, expliquer le manque de naturel qu'il manifeste pour Nicomède; si ce n'est en ajoutant, à cette cause fondamentale, l'empire magique qu'exerce Arsinoé sur son âme si faible.

Le vieux roi se laisse facilement prendre dans ses mailles ténues. En face de telles oppositions le sort de Nicomède est tout décidé; vainement, attendrions-nous de la part du roi, son père, une juste décision; car, même avant de l'entendre, il l'a condamné pour satisfaire l'insinuante marâtre.

Arsaspe même, a découvert l'endroit faible de son maître, et en fait usage pour aider celui-ci " à voir clair dans son âme."

Nul doute, Prusias est un caractère rampant; la peur est son tyran: tantôt elle le fait trembler misérablement; tantôt elle le jette dans une colère incontrôlable; mais toujours elle est son maître. Cependant, ni Lukain, ni Voltaire sont justifiés de voir en lui un vieillard imbécile.

C'est La Rochefoucauld qui déclare qu'on est souvent ferme par faiblesse et audacieux par timidité; mais, avant lui, Corneille avait pensé de même et avait incarné son idée dans le caractère de Prusias. M. Hémon souligne adroitement ce trait de caractère qui domine l'âme du roi de Bythie.

"Prusias est menacé dans son pouvoir,

" Prusias a peur, on peut tout craindre de Prusias." (1)

Nous l'avons vu: le Caractère de Cinna est fait d'égoïsme et d'ingratitude, celui de Félix, de la plus méprisable bassesse; dans celui de Prusias, c'est la lâcheté qui domine, et, dans Cléopâtre, nous allons bientôt le constater, c'est l'ambition, sans bornes ni freins qui en fait le fond.

Descendants des potentats égyptiens, souverains de Syrie par alliance Cléopâtre n'a rien de la tendresse féminine; si parfois, nous la trouvons en proie à la plus intense souffrance, ce n'est pas d'être répudiée, ni même d'être remplacée dans le coeur de Démétrius. "Jamais elle ne confesse d'attachement pour Démétrius. Seule la puissance à ses désirs et ses regrets. (2)

Le sceptre lui échappant, elle permet à la colère et à la haine de gouverner son âme. Elle-même le confesse hautement:

" Sans violence aucune,

" J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,

" Si content de lui plaire et de me dédaigner,

" Il eût vécu chez elle en me laissant régner". (Rodogune, II, 2.)

Désormais, un seul sentiment animera sa volonté: son amour hypertrophié du pouvoir! Pour conserver cette couronne si chère à son coeur elle éliminera, sans hésitation ni scrupules, tous ceux qui se placeront au travers de sa route ascendante.

Son mari est le premier obstacle qui gêne sa marche triomphale; une embuscade le supprime! Politique habile, elle prend d'abord une attitude menaçante envers sa rivale; mais elle change subitement de tactique parsequ'elle perçoit que la ruse la servira mieux.

Rodogune paraît sur la scène; l'heure a sonné pour Cléopâtre de mettre à jour son

(1) M. Hémon: Cours de littérature française.

(2) Les Héroïnes de Corneille, M. Tastevin, p. 176.

diéux complot: elle paye d'audace jusqu'à employer sa rivale même, pour achever ses fins; mais elle contrôle adroitement sa vengeance faite de violence et de perfidie, et, sait lui donner des dehors divers à l'occasion. Quand cette orgueilleuse affamée de domination, croit n'avoir plus besoin de ménagement, elle laisse éclater sa passion en des termes qui nous font frémir d'horreur:

- " Recours des impuissants, haine dissimulée,
- " Digne vertu des rois, noble secret de cour,
- " Eclatez, il est temps, et voici votre jour." (Rodogune, II, 1.)

En comédienne consommée, cependant, afin de toucher et d'ébranler le coeur de ses enfants, elle saura faire usage de la douceur et de l'abnégation maternelle. Fourbe expérimentée, elle réussit à se justifier auprès d'eux du meurtre de leur père, en s'accusant et s'excusant tout à la fois:

- " Soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
- " Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis: " (Rodogune, II, 3.)

L'hypocrisie ne peut aller plus loin: avant de clore son admirable plaidoyer elle se tourne vers les dieux! L'astucieuse souveraine triomphe! Ses fils sont vaincus.

Elle profite de cette éclaircie pour mettre à jour ses plans:

- " Pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
- " Si vous voulez régner, le trône est à ce prix. (Rodogune, II, 3.)

Devant cet exposé les deux frères sont consternés! Leur pâleur significative impatiente Cléopâtre, qui réitère ses menaces:

- " Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant sa tête!" (Rodogune, II, 3.)

Si elle fait ainsi miroiter la couronne aux yeux de ses fils, c'est que jugeant les autres d'après ses propres appétits, elle ne croit pas pouvoir leur présenter d'appât plus séduisant! Aveuglée par sa passion, la barbare orientale n'a pas encore deviné quels sentiments amoureux ses fils nourrissent pour l'objet même de sa haine! Conséquemment, elle s'explique difficilement la réticence de ses fils en face de ses supplications, de ses ordres, voire même, de ses menaces!

- " Je presse, sollicite,
- " Je commande, menace et rien ne vous irrite..... (Rodogune, IV, 3.)

Antiochus est inébranlable! S'il reste fils respectueux il n'hésite pas à envisager la mort plutôt que de devenir amant infidèle. Cléopâtre comprend bientôt qu'elle n'a rien à attendre de ce côté.

Cette mère, " qui n'a d'amour que pour le pouvoir" (1) saisit vite qu'un changement de manoeuvre est de nouveau nécessaire. Elle feint donc de s'attendrir, mais ne nous y trompons pas, "l'amour maternel n'y est que le voile transparent de l'ambition égoïste".(2) Sa force n'a pas réussi, elle va se rabattre sur la perfidie:

- " Je ne puis refuser de soupirs à vos pleurs,
- " Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs." (Rodogune, IV, 3.)
- " C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.
- " Rodogune est à vous, aussi bien que l'Empire.

Antiochus croit à la sincérité de sa mère. En actrice consommée, Cléopâtre fait bon usage du caractère confiant de son fils préféré; elle continue de jouer le rôle de mère compatissante.

Mais si la souveraine criminelle "sait se contenir" elle " ne sait pas se contenir longtemps!" (3) A ses heures de solitude, elle donne libre cours à sa rage haineuse et

(1) Hémon: Cours de littérature française
 (2) Hémon " " "
 (3) Hémon " " "

se fortifie dans sa détermination de "plonger" ce fils trop ingénu et cette reine adorée "en de nouveaux malheurs".

C'est à ce moment qu'elle tourne ses armes du côté de Séleucus; mais ici encore l'astucieuse mère est déjouée. Ce deuxième fils moins crédule que son frère perçoit plus tôt, le vrai fond de ces dehors trompeurs. Enfin, la reine mère n'avait pas compté sur un attachement si étroit entre ses fils.

Elle refuse de croire à tant d'abnégation de la part de Séleucus. Quoi! il est prêt à sacrifier le trône et Rodogune même à l'affection qu'il porte à son frère! Tant de dévouement fraternel atterre cette femme assoiffée de pouvoir!

C'est par d'amers reproches qu'elle répond aux objections pourtant si logiques de Séleucus:

" D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison
" Ose de mes faveurs me demander raison? "

Mais Séleucus, encore moins qu'Antiochus ne se laisse fléchir. En définitive, c'est contre l'affection mutuelle des deux frères que viennent se briser les dernières lueurs d'espérance de cette mère, au cœur rongé par l'ambition.

" Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable,
" Et contre mes fureurs, je trouve en mes deux fils,
" Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.

Quelle est donc cette intruse qui a le pouvoir, non seulement de lui ravir son mari, mais encore celui de lui arracher le cœur de ses enfants? Sa colère ne connaît plus de bornes. La jalousie et le désir de vengeance se font les puissants alliés de sa passion de régner.

Pour atteindre sa victime, il lui faudra sacrifier ses fils: avec un sang-froid qui nous fait frémir "elle s'avance frénétiquement dans la voie impie."

" Sors de mon cœur, nature, ou fait qu'ils m'obéissent,
" Fais-les servir ma haine ou consens qu'ils périssent." (Rodogune, IV, 7.)

Pour s'affermir dans son audacieuse résolution, elle évoque le nom de l'époux détesté: "J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux!" (Rodogune, IV, 7.)

" Le vertige des grandes passions dévastatrices s'est emparé d'elle, et ses dernières lueurs d'attachement maternel sombrent dans la trouble ivresse du meurtre qu'elle médite." (1)

Sa détermination est plus forte que jamais:

" Allons chercher le temps d'immoler mes victimes
" Et de me rendre heureuse à force de grands crimes. (Rodogune, IV, 7.)

A partir de cette heure, sa marche vers le grand abîme s'accélère d'une façon vertigineuse; de ses quatre ennemis, comme elle les appelle elle-même, il lui reste encore ses deux fils et l'objet de leur amour. Une flèche a vite raison de Séleucus. Cette disparition loin de la rassasier la remplit d'un enthousiasme nouveau:

" Enfin, grâce aux dieux, j'ai moins d'un ennemi." (Rodogune, V, 1.)

Le poison va maintenant la délivrer d'Antiochus et de Rodogune. Cependant, sur le point d'immoler ce premier, "Elle ne parvient pas à étouffer tout frémissement de pitié, d'affection, ou de haine." (2) Mais même ici, c'est encore l'intérêt personnel, -- la crainte de perdre le sceptre -- qui est son guide:

" C'est trop me négliger
" Que te laisser sur moi père et frère à venger. (Rodogune, V, 1.)

(1) M. Tastevin: Les Héroïnes de Corneille, p. 153.

(2) M. Tastevin: Les Héroïnes de Corneille, p. 155.

Le trépas serait un faible châtement auprès de celui de devenir sujette de Rodogune.

"Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge." (Rodogune, V, 1.)

"Il est doux de mourir après ses ennemis." (Rodogune, V, 1.)

Sans hésitations, sans défaillance, complètement armée, elle poursuit son inexpiable fourberie. Quand ses plans sont mis à jour, elle paie d'audace et à chaque objection posée, elle sait trouver un argument convaincant.

Quand enfin, Imagéne cite les paroles de Séleucus, loin d'être désarmée, elle tourne ses accusations vers ce premier d'abord, puis, vers Rodogune elle-même. Pour renforcer ses données, elle évoque le passé:

"Enfin, je suis leur mère et vous leur ennemie." (Rodogune, V, 4.)

"J'ai cherché leur gloire et vous leur infamie,

"Et si je n'eusse aimé ses fils que vous m'otez

"Votre abord en ses lieux les eût déshérités. (Rodogune, V, 4.)

Elle rencontre, tout de même dans la princesse une femme capable de l'opposer. C'est avec une dextérité merveilleuse, que celle-ci relève les contradictions de la reine.

Entre ces deux actrices passé-maitres, Antiochus est perplexé: à laquelle se fier? Le passé, assurément, le justifie de douter de l'une et de l'autre. Mais au moment même, où résigné à ce que le destin lui réserve, il se dispose à accepter la coupe fatale, Rodogune, quoique consentante à partager le sort de Cléopâtre, exige cependant qu'Antiochus soit également prudent vis-à-vis de sa mère.

Donc, à la veille du triomphe si chèrement acheté, c'est encore sa rivale que Cléopâtre rencontre au travers de sa route.

Plus de subterfuges: la lutte s'engage ouvertement; les coups et les contre-coups se succèdent soutenus, effroyables! Dans chaque camp les forces sont égales.

L'indomptable souveraine, serrée de près par les impérieuses exigences de la non moins redoutable princesse, se précipite, par sa propre audace, vers le but fatal.

....." Eh bien! redoutez-vous

" Quelque sinistre effet encor de mon courroux?

" J'ai souffert cet outrage avec patience." (Rodogune, V, 4.)

Dans sa défaite, Cléopâtre ne trouve qu'une consolation:

" De ne point voir régner "sa" rivale en "sa" place." (Rodogune, V, 4.)

Dans un atroce raffinement de cruauté elle aspire à plus encore:" (1)

" Pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,

" Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!" (Rodogune, V, 4.)

En outre, ce souhait ne peut-il pas exprimer le désir inassouvi de régner dans ses descendants! L'idée ne me semble pas invraisemblable.

Sur le point de rendre l'âme, la reine barbare n'a rien perdu de son primitif et énergique orgueil!

" Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds." (Rodogune, V, 4.)

On voit avec quelle indépendance de jugement et quelle sûreté de psychologie, Corneille tout en restant fidèle à l'histoire, a su modifier le caractère de Cléopâtre, et surtout la "mort" de la reine.

(1) M. Tastevin, Les Héroïnes de Corneille, p. 163.

Lui-même justifie ses procédés: "Si j'eusse fait voir cette action (la mort de Cléopâtre) sans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide; on eût pris aversion pour Antiochus, et il a été bien plus doux de faire, qu'elle-même, voyant que sa haine et sa noire perfidie allaient être découvertes, s'empoisonne dans son désespoir à dessein d'envelopper ces deux amants dans sa perte en leur ôtant tout sujet de défiance!" (1)

Ceux qui ont accusé Corneille, d'avoir dans le portrait qu'il nous a tracé de Cléopâtre, mis trop de scélératesse et pas assez de vraisemblance, trouveraient en fouillant l'histoire contemporaine de Cléopâtre, de nombreux exemples et de personnages pour le moins, aussi odieux--que celui de cette reine de Syrie.

Les sources de l'auteur de Rodogune sont Justin et Appien d'Alexandrie; mais Corneille n'est pas esclave de l'histoire, " ce qu'il lui demande c'est la justification des êtres et des faits exceptionnels qu'il aime à représenter."

" Les grands sujets qui remuent fortement les passions et en opposent l'impétuosité aux lois du devoir ou aux tendresses du sang doivent toujours aller au-delà du vraisemblable et ne trouveraient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étaient soutenus ou par l'autorité de l'histoire qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déjà tout persuadés." (2)

C'est la femme ambitieuse affamée d'autorité que Corneille a surtout choisi de peindre; Voltaire, Lessing, Faguet et d'autres encore semblent préférer une autre interprétation, ou du moins paraissent oublier qu'une reine ambitieuse ne peut être " naturelle"! Cléopâtre en maints passages, plus haut cités, nous dit clairement toute sa soif du pouvoir; mais la preuve la plus forte comme la plus évidente vient de Corneille même: Il déclare qu'elle veut assassiner ses enfants " de peur de leur rendre leur bien". (3) Et encore: Il appelle Cléopâtre une "ambitieuse mère" (4). Finalement, il dit: "Cléopâtre dans "Rodogune" est très méchante; il n'y a point de parricide qui lui fasse horreur, pourvu qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfère à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent."

Les preuves donc sont soutenues par l'histoire, le texte de "Rodogune" et par l'auteur même dans ses discours et ses examens.

EMÉLIE

Du caractère d'Emélie, je n'exposerai ici que le côté faible: car je veux surtout prouver avec quelle justesse le poète en a saisi les nuances, et avec quelle vigueur il a exprimé "la haine farouche et altérée de vengeance", qui fait de cette belle romaine une véritable furie--"belle, raisonnable, adorable, si on le veut, mais " une furie " tout de même. Cette implacable républicaine subordonne tout autre sentiment au désir maladif de satisfaire sa passion de vengeance.

" Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,

" De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses; etc " (Cinna, I,1.)

Et dans la scène deuxième, comme pour s'affermir elle reprend:

" Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,

" S'il me veut posséder, Auguste doit périr."

- (1) Discours de la Tragédie et des moyens de la traiter selon la vraisemblance ou le
- (2) Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique. (nécessaire.)
- (3) Discours de la Tragédie et des moyens de la traiter selon la vraisemblance ou le
- (4) Examen de Rodogune. (nécessaire.)

Elle ne permet même pas aux bienfaits de l'Empereur de toucher, encore moins d'ébranler, son cœur de femme, pourtant si capable de sentiments délicats! Écoutons sa réponse à Fulvie, qui les lui rappelle:

- " Les bienfaits ne font toujours ce que tu penses,
- " D'une main odieuse, ils tiennent lieu d'offenses:
- " Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
- " Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir."

Elle va même plus loin: " Je recevrais de lui la place de Lévie
" Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie." (I, 2.)

Evidemment, Emélie met de côté tout principe de morale, quand il s'agit de son aversion pour Auguste. "La perfidie est noble envers la tyrannie." (III, 4.) "Quoi! je le trahirai sans tâcher de lui nuire!"

On le voit: son caractère énergique ne permet pas à sa haine de rester inactive. Il se mêle bien aussi une forte teinte d'orgueil hautain, de vanité, à ce caractère par moment trop virile; mais, notons en passant, que c'est seulement dans ses entretiens avec Auguste, ou quand elle voit la nécessité de soutenir le courage vacillant de Cinna, ou encore lorsqu'elle veut renforcer ses arguments, qu'elle se montre telle:

- " Et faisons publier par toute l'Italie;
- " La liberté de Rome est l'oeuvre d'Emélie." (Cinna, I, 2.)
- " Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres!"

Son esprit clairvoyant a vite deviné que le meurtre d'Auguste demande une main plus sûre que celle d'une femme. Consciente du pouvoir absolu qu'elle exerce sur le cœur de Cinna, c'est lui qu'elle choisit comme "agent" tout en se réservant la gloire, d'en demeurer "l'instigatrice". (1)

Son amant est non seulement le descendant de Pompée, mais sa situation lui permettant de fréquents entretiens avec l'Empereur et avec Emélie, favorisera la réussite de la condamnable entreprise.

Quoiqu'il soit hors de mon sujet de discuter ici certains points, concernant le caractère d'Emélie, sur lesquels les critiques diffèrent assez fortement d'opinions; je ne puis m'empêcher de les noter au vol.

On a surtout déclaré qu'Emélie n'est pas républicaine, qu'il n'y a par conséquent que de la vengeance personnelle à satisfaire en faisant mourir Auguste. Puis on doute de la sincérité de son amour pour Cinna; puis enfin, on trouve qu'elle dépasse démesurément la virilité féminine.

A force de retourner dans sa mémoire la cause première de ses griefs contre Auguste, elle en est arrivée: d'abord à découvrir un autre motif d'animosité envers lui: il est l'usurpateur de la liberté romaine. Elle s'excuse donc de la rigueur de ses procédés en jurant qu'une " double cause " la force à les exécuter. C'est comme fille de Toranius et comme citoyenne qu'elle exige la mort de l'empereur. A ses yeux, celui-ci est non-seulement le meurtrier de son père; mais il est encore le violateur des lois républicaines. Elle identifie cette seconde cause à la première. Cet élément impersonnel nous la rend plus sympathique.

Le texte est également rempli de citations qui appuient fortement les conclusions de ceux qui croient à l'amour d'Emélie pour Cinna, comme aussi elles abondent, les paroles qui expriment les sentiments tout féminins de la belle romaine.

(1) M. Pastevin, Les Héroïnes de Corneille.

Je le répète, c'est seulement lorsqu'Emélie "laisse parler son coeur" qu'elle est tout à fait naturelle" et qu'elle a droit à notre attachement. L'autre côté de ce caractère complexe est impitoyable, à vrai dire, quoique le tout du caractère soit bien soutenu. Quand Emélie voit par exemple le danger que court son amant, n'exprime-t-elle pas l'angoisse d'une femme aimante?

" Ah! cesse de courir à ce mortel danger,

" Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger. (Cinna, I, 1.)

Elle n'est pas insensible:

" Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose,

" Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose,

" Et mon devoir confus, languissant, étonné,

" Cède aux rébellions de mon coeur mutiné" Cinna, I, 2.)

" Ah! Cinna, je te perds! (I,4.)

" Va-t-en, et souviens-toi seulement que je t'aime." (I,4.) Et enfin:

" prends-en ta part et me laisse la mienne

" Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne." (V,2.)

Ce sentiment de vengeance qu'elle étale orgueilleusement au grand jour, enveloppe la fille de Toranius d'un voile épais qui ne nous permet, qu'à de courts intervalles d'en apprécier les beaux côtés de son âme.

(3) Corneille ne s'est pas limité à la peinture de héros--" représentants de cette force infinie qui est en nous, mais dont la plupart font si peu de cas"--à côté d'eux, il a placé des âmes "telles que la vie en présente à tout instant."

Le vieux poète a excellé dans l'art de peindre ce que M. Lanson appelle les "demi-passions" (1) Ces sentiments plaisent d'ordinaire, parceque dans leur simplicité ils sont si vrais, et par conséquent de tous les temps.

Sertorius et Martian, par exemple, gagnent notre sympathie parce que, quoique tous deux très amoureux, ils savent restreindre leur passion et la subordonner au bon sens qu'exige leur âge! Loin de se rendre ridicule par l'étalage de "leurs feux", ils ne consentent à dévoiler leur amour que lorsque la jeune amante les force à se déclarer. Même alors, ils restent modestes et discrets.

Thamire s'étonne de la dureté de Sertorius devant les avances de Viriate; mais la reine de Lusitanie a mieux lu dans le coeur du vieux général:

" L'apparence t'abuse: dit-elle à sa dame d'honneur,

" il m'aime au fond de l'âme. (Sertorius, II, 3.)

L'amant de Pulchérie n'est pas moins généreux? et n'a pas moins de droit à notre sympathie. S'il faut en croire Fontenelle, Corneille, dans le personnage de Martian se serait peint lui-même! "Il s'est dépeint lui-même, avec bien de la force, nous dit son neveu, dans Martian, qui est un vieillard amoureux." (2)

En tous cas, le portrait de ce vieillard est bien réussi et tout-à-fait vraisemblable. On dit encore que: " Beaucoup de vieux gentilshommes de la cour spirituelle et élégante de Versailles se reconnaissaient, sans l'avouer, dans ce portrait." (3) Je n'hésite pas à déclarer qu'il n'est pas moins certain que nombre de vieillards de nos jours ne trouveraient pas trop de peine à se reconnaître sous les traits finement tracés du vieux sénateur. Pour ne citer que très peu des plus touchants passages:

" Ce n'est point à mon âge, répond Martian à Justine, qui a deviné sa flamme--à soupirer d'amour,

" Je le sais: mais enfin chacun a sa faiblesse. (Pulchérie II, 1.)

1) Gustave Lanson: Corneille, P.102.

2) Oeuvres, édition de 1742, t. III, p. 117.

3) Corneille: Notice de Pulchérie

- " L'amour en mes pareils n'est jamais excusable,
- " Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable,
- " On s'en hait: et ce mal, qu'on n'ose découvrir,
- " Fait encor plus de peine à cacher qu'à souffrir; (Pulchérie, II,1.)

Et enfin:

- " Apprends que dans un âge usé comme le mien,
- " Qui n'ose souhaiter ni même accepter rien,
- " L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
- " Et n'osant rien pour soi, le sert contre soi-même.

Outre, la manifestation de l'amour désintéressé de Martian pour Pulchérie, nous découvrons encore dans cette pièce un touchant exemple d'amour paternel dans la personne de ce même Martian et une filiale confiance non moins délicieuse dans Justine qui fait de son père son unique confident.

De tous les temps les "Viriate" ont existé! Hélas! même dans notre société moderne, elles ne sont pas si rares! Et, cette reine ambitieuse aurait peu de peine à se trouver des co-sœurs: car, enfin, Viriate, n'est-ce pas la femme qui marche sur son cœur pour empêcher une rivale de triompher tandis qu'elle-même est humiliée? Sont-elles si rares ces alliances qui n'ont pour tout fondement que la satisfaction de l'ambition?

A n'en point douter, son cœur est tout à Perpenna; si elle veut épouser Sertorius c'est nullement par amour qu'elle y est portée; elle-même en fait l'aveu à Thamire, qui, en apprenant le choix de sa maîtresse, lui en exprime son grand étonnement.

- " Ce n'est pas les sens que mon amour consulte." (Sertorius: II,1.)

Plus loin, les instances de Perpenna la force à s'expliquer encore avec plus de clarté.

- " J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
- " Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine
- " Qui sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
- " Jusque dans mes états prenne le pas devant.

Avec emphase elle poursuit:

- " Mais pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse
- " Quel rang puis-je garder auprès de son épouse? " (Sertorius: II,4.)

Evidemment, c'est uniquement pour satisfaire ses intérêts que la reine de Lusitanie s'offre si libéralement à Sertorius. Lui seul peut pleinement servir son ambition.

Elle est tout de même bien franche; car elle ne cache pas même au général ses vrais sentiments:

- " Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
- " Je vais penser à moi, vous penserez à vous " (Sertorius, IV, 2.)

Sertorius n'a point de doute sur ses vrais motifs:

- " Que sert que je promette et que je vous la donne
- " Quand son ambition l'attache à ma personne? dit-il à Perpenna. (IV, 3.)

C'est bien ainsi que nous l'avertit l'auteur dans son *avis au lecteur*: "Vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportements de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques; mais aurait-il pu ajouter: beaucoup de personnages dont le caractère est tout à fait en rapport avec la vie de tous les jours.

Les Vinius, les Lacus et les Martian d'Othon sont aussi de tous les temps. Pour être peut-être, plus secrets et plus tempérés, les stratagèmes politiques des jours modernes, ne sont pas moins hardis, ni moins embrouillés, qu'ils ne l'étaient du temps de l'illustre Corneille! Que ne promet-on pas, que ne sacrifie-t-on pas, pour obtenir un appui nécessaire pour éliminer un puissant adversaire, et pour arriver enfin, au poste tant désiré

et pour s'y voir établi sûrement?

Vinius prévoit-il qu'Othon lui sera plus utile comme époux de Camille que comme gendre? Il n'hésite pas à sacrifier à sa sûreté personnelle, et celui-ci, et sa propre fille.

- " Je vous aime encore mieux pour maître que pour gendre;
- " Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
- " S'il nous faut recevoir un prince de leur main. (Othon, I, 2.)

Pour le père de Plautine: " Il n'est point de milieu qu'en saine politique.....

- " Et, l'unique remède est de gagner Camille;
- " Si sa voix est pour nous, la leur est inutile.

Plautine elle-même: quelle admirable Joséphine n'aurait-elle pas faite! Malgré son grand amour, elle ne bronche pas en face du sacrifice que lui demande le bien de l'Etat.

Lacus et Martian sont hommes "à tenir tête" au consul de Rome. Eux aussi ont leurs intérêts propres à sauvegarder et se montrent politiciens avertis.....

A Martian qui ose chanter les louanges d'Othon afin de gagner ainsi l'amour de Plautine, Lacus ne dit-il pas assez naïvement:

- " Ah! pour en être digne, il l'est et plus que tous;
- " Mais aussi, pour tout dire, il en sait trop pour nous. (Othon, II, 4,)

Plus loin, c'est encore ce même Lacus qui calme les scrupules de l'affranchi de Galba:

- " Et qu'importe à tous deux de Rome et de l'Etat?
- " Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
- " Faisons nos sûretés, et moquons-nous du reste.
- " Point, point de bien public s'il nous devient funeste.

Nous le voyons: le programme est clairement énoncé!

Camille, dans sa clairvoyance féminine, les a saisis entièrement:

- " Vous n'avez, vous ni lui, pensé qu'à vos affaires," réplique-t-elle à Lacus. (Othon (II, 5.)

Et elle ajoute: " Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissants.

Elle a non moins bien deviné le vrai fond du caractère de Vinius:

- " Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
- " Dans le secret du coeur souvent veut autre chose." (Othon: V, 1.)

En face de ce miroir fidèle, combien d'hommes d'état seraient forcés, hélas! de voir se refléter leurs propres traits!

D'autres portraits, sortis de l'atelier de l'immortel Corneille, serviront à nous affermir dans notre conviction qu'il a approfondi l'âme moyenne dans ses menus détails.

C'est d'abord Arsinoé la jalouse marâtre qui, pour tout guide, ne suit que la voix de son ambition hypertrophiée. Moins odieuse que Cléopâtre parce qu'elle conserve plus "de la femme" que cette dernière, elle n'en possède pas moins le goût effréné du pouvoir.

Régner, dans la personne d'Attale est son vœu le plus cher. Il faut que ce fils parvienne à gravir les marches du trône tant désiré! Pour l'y établir, il n'est pas de vilénies auxquelles elle refuse de se prêter. Ainsi que Rodogune elle a conscience de la puissance de son influence, et elle s'en sert avec habileté pour faire accepter, et ses idées et ses places, à son faible époux, si épris d'elle.

La duplicité est son arme "par excellence". Hypocrite raffinée, elle devient un instrument utile dans les mains du non-moins rusé Flaminius.

Non satisfaite de brouiller le père avec le fils, elle prend sur elle la tâche pour-tant ardue, de faire disparaître ce dernier. Quand elle est découverte, loin de se montrer vaincue, effrontément elle taxe ce vaillant héros d'intrigue et de jalousie.

Nicomède, semble-t-il averti de ses intrigues, elle change subitement de tactique et feint le rôle de médiatrice entre lui et son père courroucé.

A pareille méchanceté que peut-on ajouter pour démontrer jusqu'à quel bas degré peuvent ramper les affamés du pouvoir?

Vient ensuite Rodogune, cette femme à l'allure hautaine et "décidée", qui, cependant, cache sous cette mine altière un grand fond de tendresse, capable de captiver les coeurs. N'a-t-elle pas déjà eu raison de celui de Nicanor et de ses deux fils!

La proposition qu'elle fait aux deux princes est "odieuse"--à n'en pas douter! Comment donc concilier ces deux traits opposés, dans la fiancée du roi Démétrius?

La position ultra-périlleuse dans laquelle la place les circonstances, atténue quelque peu la malignité de cette démarche. Elle ne l'excuse pas tout-à-fait; mais sans elle la princesse Parthe, serait un monstre!

Rodogune n'est pas cela; mais bien une femme humiliée, persécutée jusqu'à l'exaspération, par Cléopâtre dont elle est la prisonnière. A l'état d'âme inhérent à cette pénible situation, apportons les conseils peu scrupuleux d'un Oronte et la connaissance d'être aimée des deux princes. La tentation est grande pour elle, de se servir des armes qui sont à sa portée! Irritée à l'excès elle a donc recours à cette mesure extrême. Elle se montre alors: "Une Parthe, capable de lutter de ruse avec Cléopâtre et de blesser en fuyant.

(1)

C'est à ce moment qu'elle se décide enfin à lancer son odieux ultimatum:

- " Pour gagner Rodogune il faut venger un père;
- " Je me donne à ce prix: osez me mériter
- " Et voyez qui de vous daignera m'accepter." (Rodogune, III, 5,)

Mais l'amante d'Antiochus croyait-elle, voulait-elle même, qu'on lui obéisse? L'attitude conciliante qu'elle prend dans la suite, nous justifie de croire le contraire.

- " Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende;
- " Votre refus est juste autant que ma demande;
- " A force de respect votre amour s'est trahi.
- " Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi;
- " Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
- " Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense." (Rodogune IV, 2.)

Nous l'avons déjà constaté: de ces âmes moyennes, le grand poète, n'a pas saisi uniaquement les faiblesses et les misères. Dans Séleucus et Antiochus, il a fait ressortir tout ce qui peut contenir de tendresses et de généreux dévouement le coeur d'un frère; et, dans Martian et Justine, il nous a présenté un joli tableau de l'amour paternel et de l'affection filiale.

II (4) Il s'est montré habile peintre de l'évolution d'âmes complexes.

Nous avons vu avec quel souci des nuances, l'illustre auteur du Cid, a réussi à faire ressortir, dans ses personnages, les éléments qui composent l'âme humaine. Dans un certain nombre, c'est le fort qu'il a surtout mis au grand jour; dans d'autres, la faiblesse et la misère, inséparables de la vie.

Pris, individuellement, le caractère cornélien ne répond peut-être pas pleinement aux lois de la plus rigoureuse psychologie; mais si nous élargissons le cercle de nos observations, de manière à embrasser l'ensemble de ses personnages, nous verrons jusqu'à l'évidence, que, du coeur humain, le grand Corneille a exploité et exprimé toutes les passions. De ce chef, donc, il a droit d'être reconnu comme un psychologue de haute envergure.

(1) F. Hémon: Cours de littérature française.

Mais c'est surtout dans l'analyse de la transformation graduée qui s'opère dans ces âmes complexes qu'il excelle dans cet art.

Prenons d'abord Polyeucte:

Si, au début de la pièce, nous le voyons en proie à une angoisse assez forte pour le rendre hésitant en face du devoir, c'est qu'à cette heure, Pauline semble avoir, sur ses actions, un empire presque absolu. Il lui faut faire un effort surhumain pour s'arracher à son pouvoir; et, il n'en trouve le remède que dans la fuite:

" Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu Pauline; adieu! (Polyeucte I, 3.)

Il est évident, qu'en ce moment encore, Pauline occupe la première place dans son coeur. Lui-même ne déclare-t-il pas l'aimer "cent fois plus" qu'il ne s'aime lui-même?
(Polyeucte I, 2.)

Peut-on croire que des sentiments si profonds puissent, ou changer d'objet complètement ou s'annihiler? Aussi, rien de cela n'arrive: le martyr chrétien sera fidèle à la fille de Félix jusqu'à la fin. A mesure que la grâce fera son travail dans son âme, cependant, nous verrons s'effectuer graduellement l'épurement des sentiments, de sorte, qu'à la fin, c'est en toute vérité que Polyeucte s'écriera:

" Je vous aime,

" Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même. (Polyeucte, IV, 3.)

Nous le voyons, l'affection est la même; mais à l'humain est venu s'allier quelque chose du divin: l'âme a évolué!

Le mouvement ascendant, dans le caractère de Pauline, n'est pas moins remarquable: de païenne, --éprise de Sévère, épouse de Polyeucte, uniquement par devoir, --qu'elle était, elle devient, non sans passer par mille péripéties, l'ardente amante de ce même Polyeucte.

L'obstacle stimule! l'exemple entraîne! Deux vérités psychologiques incontestables qui vont nous aider à comprendre la rapidité avec laquelle la transformation s'est effectuée dans l'âme de la plus délicieuse des héroïnes cornéliennes.

A cela, ajoutons l'effet de la grâce dans cette âme d'élite, qui n'y met aucune entrave, et nous aurons vite saisi comment l'épouse de Polyeucte est enfin parvenue "à voir clair dans son coeur."

Pour suivre même jusqu'à l'au-de-là, l'époux qu'elle chérit, maintenant, passionnément, elle a dû s'élever jusqu'à l'idéal suprême. Le caractère de Sévère non plus, n'est pas passif. Tout le long il va conserver, non sans mérite, son titre d'honnête homme, et son culte pour la femme aimée va de même rester noble et touchant; mais à mesure que les circonstances et les événements, désillèrent ses yeux, il va se révéler le vaillant émule des Pauline et des Polyeucte, dans leur glorieuse montée vers le sublime: de sorte, qu'à la fin, nous ne sommes nullement surpris de le retrouver généreux, même jusqu'à l'abnégation.

De ces évolutions, le caractère d'Auguste nous offre, peut-être, le plus éclatant exemple. Bien que dès les premières scènes, l'empereur nous soit présenté dans tout l'éclat de sa grâce majestueuse et imposante, nous pouvons cependant encore percevoir en lui, les vestiges du tyran qu'il a été.

Mais graduellement, ce souverain se grandit à nos yeux, jusqu'à ce qu'enfin, au quatrième acte, il atteigne le sublime: en abdiquant volontairement les droits du souverain pour ne plus nous montrer que le coeur d'un homme!

Mais tout n'est pas mort de l'ancien dominateur! Sous l'effet de l'indignation, du découragement, et du dégoût de la vie, que lui cause la connaissance de l'abandon et de la haine dont il est l'objet, le maître du monde laisse éclater sa colère en termes d'une énergie terrifiante.

Peu à peu, cependant, la passion s'apaise, pour laisser enfin parler la conscience, qui nous expose la honte et les remords de l'usurpateur.

Le travail qui s'opère dans l'âme d'Auguste n'est pas encore complètement achevé! Aussi le voyons-nous inquiet, hésitant! Il y a encore dans le cœur de l'ancien tyran, trop d'amertume et de colère pour qu'il soit prêt à prendre une décision définitive. Le combat intérieur se livre: violent, menaçant! En ce moment, encore, les conseils mêmes de Livie ne peuvent rien sur lui!

Mais suivons-le jusqu'au cinquième acte! C'est là qu'Auguste, devenu "maître de lui-même comme de l'univers", se montre clément, et clément jusqu'à l'héroïsme! Magnanime jusqu'au sublime, il refuse de mettre aucune condition au pardon qu'il accorde aux conspirateurs:

" O siècles, ô mémoire,
" Conservez à jamais ma dernière victoire!
" Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
" De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous!

Tant de générosité et de grandeur d'âme de la part d'un si haut personnage, ne pouvaient rester sans effet. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir, même une Emélie, même un Cinna, aux pieds de cette superbe figure. Quel avilissement pouvait-il y avoir de s'incliner devant le plus magnanime des ennemis? Devant ce souverain dont les victoires sur ses propres passions le rendent si propre et si digne de commander au monde!

De semblables accents étaient bien faits pour émouvoir même le grand Condé! (1) Et, ce devait être de pareils passages qui: "transportaient l'âme de Mme de Sévigné jusqu'à l'exaltation!" (2)

Ces progressions morales se retracent également dans les caractères de Sévère, d'Emélie, de Rodogune et de Camille.

Sévère, c'est d'abord l'amant qui jouit des faveurs de la femme aimée; c'est le galant chevalier, prêt à aller parcourir les plus lointains pays; disposé à affronter les plus périlleux exploits pour conquérir les titres qui le rendront digne de Pauline!

Puis c'est le conquérant qui revient chargé de lauriers; c'est le puissant, capable d'en imposer même à un Félix!

Si encouragé par sa bonne fortune il se laisse aller jusqu'à la manifestation d'une certaine faiblesse en revoyant Pauline, d'un autre côté à mesure que les circonstances désillent ses yeux, il se fortifie dans le bien, jusqu'à ce qu'enfin il en vienne à se prêter généreusement au salut de son rival. Et quoique, jusqu'à la fin, il reste aussi noble et aussi touchant dans son culte pour la femme qu'il a aimée, Sévère fait montre, toute fois, que de bienfaisants changements se sont opérés dans sa physionomie morale.

Et quel vif contraste entre la fille de Toranius,--femme animée de l'esprit de vengeance, digne émule de Cinna,--et à Emélie que nous retrouvons aux pieds d'Auguste!

Cette transformation, qui, au premier abord, nous remplit d'étonnement, ne s'effectue pas, cependant, sans causes. Comme toutes les autres, déjà étudiées, elle est fondée sur la raison et la connaissance, au service desquelles la volonté se prête avec grâce.

Le caractère de Rodogune en est une autre preuve: Au début la captivante princesse laisse peu deviner ce qu'elle sera la Parthe avivée de haine et de vengeance. Elle paraît alors, très raisonnable. Mais viennent les exigences, les injustices, les menaces d'une Cléopâtre! Elle se montre alors sous "son véritable jour", celui de la souveraine implacablement décidée à exiger ses droits! "Plus faite par sa nature pour la tendresse que

(1) Voltaire, Siècle de Louis XIV, chapitre XXXII, des Beaux-Arts.

(2)

pour la violence, Rodogune est aigrie par le malheur, exaspérée par la persécution." (1) Tant il est vrai que l'indignation contre l'injustice augmente la force et fait que l'on combat d'une manière déterminée et plus hardie. Ainsi en est-il de Camille, qui, de silencieuse amante, --alors que tout va bien-- devient une amoureuse des plus passionnées, prête à tout sacrifier à son amour, --même sa patrie-- quand celui-là est menacé!

III

CORNEILLE ET L'AMOUR

On a beaucoup discuté, ce que j'appellerai, "la théorie de l'amour" de Corneille.

Dans ces controverses, deux vérités d'importance majeure, ont été, trop souvent, méconnues. La première est, que l'auteur du Cid, a, non-seulement compris "la passion mère", mais qu'il l'a exprimée dans ce qu'elle a de plus pure et de plus légitime, et, cela, dans un langage teint de la plus suave comme de la plus saine tendresse. La seconde, c'est que loin de peindre "des êtres d'une nature supérieure à la nôtre et presque en dehors de la mesure et des conditions de l'humanité", son pinceau a retracé dans ses héros, ce qu'il y a de plus grand et de plus simple à la fois: "l'effort que la volonté soutenue par la conscience, oppose aux affections les plus fortes."

Comment expliquer pareille confusion, sinon par la constatation, que, depuis l'amour qui est pure sensation jusqu'à celui qui est raison, volonté, foi, ils sont légion les sentiments qui portent ou qui usurpent le nom de ce sentiment.

Les psychologues eux-mêmes, parviendront-ils jamais à s'entendre sur l'application de cette appellation? Quelques uns d'entre eux ont poussé l'erreur jusqu'à prendre pour du véritable amour ce qui n'en est que le désordre.

Certains littérateurs à courte vue sont allés encore plus loin: on en est même arrivé à doter de ce titre--que dis-je, à réserver le nom d'amour,--à la sensation, à l'imagination, voire même à la folie!

N'est-ce pas la pensée exprimée par La Fontaine?

" Le résultat enfin de la suprême cour,

" Fut de condamner la folie

" A servir de guide à l'amour."

Et avait-il saisi le sens de ce noble mot, ce Jean-Jacques Rousseau qui voulait faire une vertu de l'amour, qui n'a pour toute loi que son instinct aveugle et violent? Le connaissait-elle vraiment, cette George Sand, dont tout l'oeuvre plaide le droit à l'amour le plus désordonné? Un Chateaubriand dans René, un Sémamour dans Obermann, un Benjamin Constant dans Adolphe, un de Fromentin dans Dominique en concevaient-ils une plus juste idée? Non, assurément, non!

Et, les idées mènent le monde. Donc, les leurs, et, tant d'autres de même qualité en s'infiltrant dans un grand nombre d'esprits, les ont à peu près pervertis, de sorte qu'il est difficile de faire entrer la vérité, là où l'erreur séjourne depuis si longtemps.

Ainsi, a été abaissé, le plus beau nom de la terre et du ciel.

Cependant, il ne reste pas moins vrai, que les plus fortes passions qui transportent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé et qui s'est égaré loin de son centre. C'est pourquoi Rostang n'est pas loin de l'entière vérité, quand il met sur les lèvres de Jésus, parlant à la Samaritaine, cette parole:

" Je suis toujours un peu dans tous les mots d'amour."

(1) Cours de littérature: Hémon.

De ce chef, il est juste de dire avec Pascal que l'amour et la raison ne sont qu'une même chose. Et, nous savons, que l'homme qui est mû par un véritable amour, brise, du même coup, avec son égoïsme maladif, qu'il sort de l'idolatrie du moi et qu'il atteint souvent toute la grandeur de son âme. Une seule chose est véritablement bonne, écrit le Père Gratry dans son traité: "De la connaissance de l'âme," c'est l'amour, l'amour qui se donne par l'oeuvre et la parole, par l'enthousiasme, par la sainte communion de la vie!

Le Père Longhaye nous lègue la même pensée quand il déclare que, "le coeur se lie par le don fait, plus que par le don reçu," ainsi que lorsqu'il dit que l'amour se traduit en actes, et qu'il est le mouvement par excellence d'une puissance tout active, la volonté!

C'est plutôt cet amour-là, qui est exalté par le grand Corneille, quoique, çà et là, dans son oeuvre, il laisse clairement percevoir qu'il en a aussi saisi les faiblesses et même, les désordres. Mais Corneille est créateur. Il faut donc s'attendre, qu'en ceci, comme en autres choses, il suivra un système, qui, tout en restant vraisemblable, portera sa marque originale.

Ainsi, comme fondement à l'amour, Corneille veut, la raison, la connaissance et l'estime. Chez ses "vrais héros, l'amour réunit toutes les forces de l'âme, affection, raison, volonté." L'estime fait ici, le fond du sentiment, et, ici, surtout c'est bien "la nature de la connaissance qui fait la qualité de la passion."

M. Lanson le comprend ainsi: "Nous voyons donc le principe de la distinction des caractères s'appliquer aussi à la distinction des passions, et toute la psychologie cornélienne se ramasser autour de l'idée de la connaissance. Par la connaissance se relie les extrêmes, qu'on oppose souvent comme incompatibles et incommunicables: la passion nous conduit à ce qu'on sent être le bien par une révélation intuitive; la volonté nous mène à ce qu'on sait être le bien par un examen réfléchi. Ainsi par la vérité de la connaissance, ou même lorsque la raison cède à l'erreur du sentiment, la passion et la volonté se confondent, et comme se fondent dans un acte unique. (1)

Mais arrêtons-nous plutôt à l'examen, quoique très sommaire, de quelques types représentatifs.

CHIMÈNE ET RODRIGUE

Ces deux rôles, à eux seuls, seraient preuves assez puissantes, à convaincre les plus rigides censeurs, que le grave Corneille a su, avec art et justesse, exprimer le sentiment de l'amour.

Un regard, sur quelques passages de ce chef-d'oeuvre, qu'est le Cid, va cimenter cette assertion.

Dès les premières scènes, Chimène et Rodrigue gagnent nos coeurs; car, tout en ne se séparant jamais de la sensibilité du héros cornélien, tous deux y joignent la sensibilité du héros racinien. De là, les applications, plus ou moins variées, mais non contradictoires, que l'on entend parfois. Ainsi, M. Vendôme s'écrie, au sortir d'une représentation du Cid: "Voilà pour donner du coeur aux lâches!" Et, La Bruyère: "Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid!"

L'amour que se porte Chimène et Rodrigue est un amour à la fois fort et tendre, fondé, avant tout, sur une estime réciproque.

Chimène, fille de chevalier, parée de la plus radieuse comme de la plus séduisante jeunesse, de grâce virginale, de tendresse pudique et ardente, de passion d'héroïsme, Chimène, elle-même, est sans contredit bien digne des regards amoureux du fils de Don Diègue!

Et, le vainqueur des Maures, dont les vaillants exploits ont fait connaître et le courage et l'éclatante bravoure n'est pas objet moins prenant pour le coeur de la fille de

de Don Gomès. Aussi est-il incontestable que tous les deux s'aiment de cet amour que rien ne peut éteindre: pas même le sang!

Le poète en nous mettant si tôt et si clairement au courant de cette vérité, a su captiver et notre intérêt et notre sympathie pour ses héros, et cela, dès les premières scènes. Aussi, quelle souffrance apporte à nos âmes la pathétique situation que leur crée la querelle des deux pères!

Nous venons de voir Chimène, toute à son bonheur, d'être l'Aimée de celui qu'ont choisi et son père, et son propre cœur! Son sort lui semblait alors si doux, que déjà, des pressentiments bien naturels au cœur humain, agitaient son âme: à peine son bonheur est-il né, que déjà elle craint de le voir s'évanouir!

" Il semble toutefois que mon âme troublée

" Refuse cette joie, et s'en trouve accablée:

" Un moment donne au sort des visages divers,

" Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers." (Le Cid, I, 1.)

Ces frayeurs prématurées de notre héroïne nous prépare toutefois au désastre qui va suivre.

La position de Rodrigue n'était pas moins enviable: il y a quelques minutes à peine, il était tout à l'espoir, tout à la joie! La jeunesse, l'amour, la fortune lui souriaient. Il voit soudain son père outragé et, avec son père, lui-même et toute sa famille menacés d'un éternel opprobre. Et l'outrage vient de qui? Du père de Chimène! Catastrophe inattendue, soudaine, tragique, si on se rappelle ce qu'était l'honneur pour un homme de ce temps, (en plein moyen-âge) de ce pays, (Séville), et de cette condition!

Quand le coup éclate, nous percevons donc, facilement quelle lutte poignante et terrible va se livrer entre la piété filiale et l'amour: ces deux sentiments à la fois profonds et légitimes?

Pauvre Chimène! Avec quelle étonnante rapidité vont se réaliser ses pressentiments le tout-à-l'heure! Avec quelle audacieuse cruauté on va déjà détruire son espérance à peine épanouie!

Nul n'entendra certains passages de la plus belle pièce de Corneille, qui ne veut pas se rappeler quelles grandes difficultés y offrait le sujet: l'amour balancé par la sainteté du devoir filial et par les lois de l'honneur.

Si l'auteur exagère parfois les sentiments, si la confusion d'idées lui fait souvent mêler le devoir de Chimène et ce qu'il appelle sa gloire, si, enfin il semble manquer d'habileté pour présenter ces nuances délicates, qui, en laissant percer les émotions vives, semblent cependant jeter encore quelque voile sur les secrets du cœur, n'oublions pas que ces défauts étaient ceux de la littérature et de la société, et que le temps seul devait les rendre sensibles.

Rappelons-nous aussi que les véritables beautés, au contraire, étaient neuves et faisaient une impression profonde après tant de créations pâles et sans réalité.

L'Académie elle-même, dans sa critique du "Cid", ne déclare-t-elle pas que la passion de Chimène est ce qui a excité le plus d'applaudissements; que ses puissants mouvements, joints à ses vives et naïves expressions, l'ont fait estimer, et qu'elle a assez d'éclat et de charmes pour faire oublier les règles?

Rodrigue aussi a droit à notre admiration. Chimène le connaît bien. Elle n'ignore pas qu'il l'aime passionnément; mais elle sait aussi que la noblesse de son caractère ne lui permettra pas de laisser l'injure sans vengeance.

Que dis-je? --En vraie fille de chevalier, Chimène ne pourrait pas aimer Rodrigue,

si celui-ci hésitait à faire son devoir:

" Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
" Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,
" Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus
" De son trop de respect, ou d'un juste refus." (Le Cid, II, 3.)

Mais le monologue,--que contiennent les stances de l'acte premier--où tour à tour l'amour et le devoir, réclame ses droits, va nous le faire connaître davantage, en mettant à nu ce grand coeur, et, cela, dans une langue où la nature parle sans artifices.

De ce passage M^e Hémon a fort bien dit: "Ce monologue est à lui seul tout un drame." (1)

Le devoir, décidément, l'emportera dans l'âme du Cid, mais seulement après nous avoir laissé contempler les trésors de tendresse que renferme ce coeur rempli de la plus prenante humanité.

Les romantiques, quittes à se contredire en l'employant à leur tour, ont condamné le monologue, comme un procédé d'exposition commode mais artificiel et parfois peu vraisemblable. Artificiel, soit; car il est rare que, ayant à réfléchir, à délibérer dans la solitude de notre chambre, nous parlions tout haut, surtout avec l'abondance, la suite, la rigueur, la perfection dont témoignent les héros de théâtre!

Mais dans toute vie un peu sérieuse, les monologues intérieurs sont fréquents. Toute affaire importante n'exige-t-elle pas une délibération? Tout cas de conscience, un examen, qui peut se faire en silence, mais au cours duquel il n'est pas rare que sous l'empire de l'émotion ou par un effort de précision, l'intéressé exprime à haute voix son sentiment ou sa pensée? Le personnage dramatique ne fait qu'amplifier, que perfectionner un procédé que dans la vie réelle, nous employons plus sommairement; cet usage, ce me semble, n'est pas moins légitime que telle autre convention théâtrale, pourvu que les circonstances obligent, pour ainsi dire, le héros à sortir de lui-même.

Tel est bien le cas de Rodrigue, quand son père l'a quitté. Il n'a même plus le loisir d'analyser ou de bercer sa souffrance. Une tâche s'impose à lui: la vengeance! N'a-t-il pas entendu le commandement bref et impératif de son père: "Meurs ou tue."--"Va, cours, vole et nous venge. Cette vengeance doit être immédiate; mais née d'une catastrophe, elle doit nécessairement en engendrer d'autres. L'urgence de l'action force Rodrigue à une délibération aussi hâtive que douloureuse. Cette délibération avec quelle anxiété n'allons-nous pas la suivre? Celui à qui elle s'impose a toute notre sympathie, toute notre admiration; nous avons vu s'émouvoir pour lui non seulement une demoiselle noble comme Chimène, mais une fille de roi; nous avons vu un grand seigneur orgueilleux comme Don Gormas saluer son jeune mérite; nous avons vu son vieux père reporter sur lui tout l'espoir d'une maison glorieuse, lui confier une tâche redoutable et sacrée; lui-même, à une question qui semblait mettre en doute son courage, nous l'avons entendu répondre avec une impétueuse fierté. Comme nous l'aimons, comme nous le plaignons; et, du coup, comme nous nous associons à son angoisse.

Car il n'y va rien moins que de son bonheur, de son honneur, de sa vie même!

Mais il n'est pas seul en cause. Il tient dans sa main la destinée de deux êtres chers. Sa fiancée--qu'une princesse royale honore de son amitié--nous savons quelles sont sa fierté, sa noblesse, sa hauteur de coeur aussi. C'est son père cependant qu'il doit provoquer, tuer même, s'il ne veut pas laisser le sien propre mourir de honte.

Or, autant qu'à Chimène elle-même comment ne pas nous intéresser à don Diègue?

Ainsi notre sympathie pour ce dernier nous ramène à son fils. Plus que jamais nous paraît importante la décision que va prendre le jeune homme et qui, avec son propre sort, va fixer le sort de ceux à qui l'attachent des devoirs, hélas! contradictoires.

(1) Cours de littérature: F.Hémon, I, p. 38.

Le monologue où il exhale sa douleur et, tout ensemble, se prépare à l'action, présente donc un intérêt dramatique exceptionnel.

Avec non moins de curiosité aussi, suivons-nous la lutte qui se livre dans le cœur de Rodrigue et d'où dépend le destin de chacun.

Sous le coup de la surprise, le jeune homme demeure d'abord frappé de stupeur:

" Je demeure immobile et mon âme abattue

" Cède au coup qui me tue. (Le Cid, I, 6.)

Mais prenons bien garde au motif de son "étrange peine." "Misérable vengeur" de la juste querelle qui vient de jeter don Gormas contre don Diègue, malheureux objet de l'injuste rigueur qui le lance à son tour contre don Gormas, il ne songe pas un seul instant aux dangereuses conditions de ce combat. Le père de Chimène, dans toute la force de l'âge passe justement pour le premier capitaine du royaume; l'adolescent qu'est Rodrigue n'est jamais allé sur le terrain: l'envoyer contre un pareil Adversaire c'est, presque sûrement, l'envoyer à la mort. Son père, d'ailleurs, ne le lui a point caché, et l'on se rappelle la formule, le mot d'ordre implacable, presque barbare qu'il lui a lancé:

" Meurs ou tue! " (Le Cid, I, 5.)

Cependant l'idée du danger laisse le jeune homme parfaitement insensible; elle ne semble même pas effleurer son esprit. Son éducation chevaleresque, c'est-à-dire encore plus militaire que chrétienne, lui a rendu l'idée de la mort comme indifférente. Pour lui, la vie n'est, au sens propre du mot, qu'un combat. Elle n'a pas de valeur en soi; mais seulement dans la mesure où elle permet de conquérir et de conserver des biens plus précieux qu'elle-même, tels que l'amour et l'honneur.

Or, pour Rodrigue c'est précisément l'amour et l'honneur qui sont en jeu. Que dis-je? C'est l'amour et l'honneur qui entrent en lutte.

" De ce conflit qui l'a d'abord atterré (strophe 1)

Rodrigue analyse ensuite les conditions précises et les inévitables conséquences.

" O Dieu, l'étrange peine!

" En cet affront mon père est l'offensé,

" Et l'offenseur est père de Chimène! (Le Cid, I, 6.)

Il va maintenant préciser la nature et l'étendue de son malheur:

" Il faut venger mon père et perdre une maîtresse

" Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,

" Ou de vivre en infâme,

" Des deux côtés mon mal est infini. Aussi reste-t-il un moment indécis:

" L'un m'anime le cœur! l'autre retient mon bras.

" L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

Et, s'adressant à l'épée que vient de lui confier son père, et qui est pour lui l'instrument de l'implacable fatalité, il s'écrie:

" Fer qui cause ma peine

" M'es-tu donné pour venger mon honneur?

" M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il ne s'attarde pas à balancer, et le voilà prêt, semble-t-il, à subir les exigences de l'amour. "Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père."

Exigences contradictoires, d'ailleurs, mais singulièrement nobles, puisqu'elles se confondent avec celles de l'honneur même. Car si "en se vengeant" Rodrigue "attire la haine et la colère "de sa fiancée," en ne se vengeant pas il "attire ses mépris".

Ici apparaît donc, dans sa pleine lumière, cette conception, de ce que j'appellerai

L'amour-vertu, qui inspire tous les héros cornéliens. Boileau l'a condamnée comme peu naturelle, et comme peu dramatique. Sans doute, rares sont les hommes qui l'adoptent et la mettent en pratique; sans doute, certains personnages de Corneille eux-mêmes confondent parfois le raisonnement et le sentiment, mais ici le cœur et la tête de Rodrigue, pour ainsi parler, sont également intéressés; la noblesse de sa pensée aggrave même sa douleur, car il tient d'autant plus à un amour qui devait faire non seulement le bonheur mais la gloire de sa vie. Aussi peut-il dire en toute vérité:

" Mon mal augmente à le vouloir guérir;

" Tout augmente ma peine; et l'excusons-nous de songer à cette solution désespérée qu'est la mort volontaire:

" Il vaut mieux courir au trépas.

" Allons, mon âme, et puisqu'il faut mourir

" Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mais pas plus que son hésitation première, cette résolution violente ne le retient longtemps. Inutile à son bonheur, le suicide ne ferait que consacrer son déshonneur, en le rendant traître à sa "maison". C'est donc dans son cœur une réaction immédiate et définitive.

" N'écoutons plus ce penser suborneur

" Qui ne sert qu'à ma peine.

" Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,

" Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Et aussitôt, l'acte suit. Pour rendre "son sang pur comme il l'a reçu" et s'accusant déjà de trop de négligence, il court "à la vengeance".

" Et tout honteux d'avoir tant balancé,il ne se met plus en peine:

" Puisque aujourd'hui son père est offensé,

" Si l'offenseur est père de Chimène.

Le tout jeune homme un instant défaillant s'est mué en héros; l'action, un instant suspendue par une délibération nécessaire, repart, avec un nouvel élan. Le développement du caractère assure le progrès du drame.

C'est plus qu'il n'en faut pour justifier ce monologue. Mais écoutons encore: "Les stances de Rodrigue, où son esprit délibère entre son devoir et son amour, ont ravi toute une cour et tout Paris. (1) Et, "cela n'empêche pas que ces stances du Cid ne soient fort belles, et ne soient encore écoutées avec plaisir.

"Don Diègue affirmera plus tard:

" Chimène le poursuit et voudrait le sauver. (Le Cid, IV, 4.) (2)

Chimène de son côté n'hésite pas en face du devoir, malgré les réclamations de la nature. Je ne ferai que saisir, au vol, quelques passages qui nous feront mieux approfondir le cœur de jeune fille! Quelle lourde tâche est la sienne, et, combien difficile, le rôle qu'elle assume! Aussi, quel courage ne lui sera-t-il pas nécessaire pour maîtriser son amour, pour n'écouter que son devoir et sa piété filiale et pour enfin, se décider à la vengeance.

Si Chimène emploie, en dénonçant son fiancé, des termes forcés et des expressions exclamatoires, il faut en accuser une tension de la volonté toute portée à soutenir une lutte intérieure, torturante et terrible.

En effet, désire-t-elle vraiment la mort du Cid? Son entretien avec sa confidente, nous fait clairement voir combien son amour pour Rodrigue est vivace.

" C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore.

" Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père:

" Il déchire mon cœur sans partager mon âme. (Le Cid, III, 3.)

1) D'Aubignac: Pratique du théâtre.

2) Voltaire.

Mais nous voici au moment le plus pathétique, et peut-être, avec la scène des adieux, au passage le plus critique.--(par Scudéry et l'Académie, par exemple!)

Avec quelle surprise, quelle émotion, quelle lutte intense et rapide entre deux sentiments contradictoires, Chimène voit-elle paraître cet amant qui fait déjà tout l'objet de sa pensée? Malgré elle et sans même se l'avouer elle est heureuse de le voir, de l'entendre. Elle ne lui cache même pas:

- " De quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
- " Ne ne t'accuse point, je pleure mes malheurs. (Le Cid, III, 4.)
- " Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
- " Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
- " L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir,
- " Et contre ma douleur, j'aurais senti des charmes
- " Quand une main si chère eût essuyé mes larmes,
- " Mais il me faut te perdre, après l'avoir perdu. (Le Cid, III, 4.)

Il n'y a pas à s'y méprendre: tous deux sont conscients d'un amour inébranlable, quoique leur devoir respectif les force à agir comme ils le font. Sans se l'avouer, ils sont tout à la joie de se trouver réunis, ne serait-ce que pour quelques instants.

- " Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
- " Aux traits de ton amour ni de ton désespoir. (Le Cid, III, 4.)

Mais Chimène sent tout le pouvoir que Rodrigue prend sur elle et le besoin de s'affirmer:

- " Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
- " Je ferai mon possible à bien venger mon père,
- " Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir
- " Mon unique souhait est de ne rien pouvoir, (Le Cid, III, 4.)

Ces paroles jettent Rodrigue dans le plus profond abattement: décidé à "traîner une mourante vie". En vaillant chevalier, il ne reste pas ainsi longtemps atterré. Il se relève, va combattre les Maures et acquiert, ou plutôt, parfait une réputation qui sera digne de l'admiration de Chimène et la forcera à dévoiler sa tendresse inquiète.

- " Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie!
- " On le vante, on le loue, et mon coeur y consent! (Le Cid, IV, 1.)

Pour Chimène, d'ailleurs, ce n'est pas vivre que de vivre sans Rodrigue. Aussi prend-elle cette énergique décision qui révèle l'étendue de son amour pour lui.

- " Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui! (Le Cid, III, 3.)

Chimène est sincère: son devoir seul, l'anime à perdre son amant; son amour n'est en rien diminué!

Et, quel amour! Devant la ruse quelque peu atroce, employée par le roi, devant les conditions du duel, que celui-ci vient de compléter, Chimène, malgré elle, sent sa conscience se calmer et voit l'avenir lui paraître moins sombre: c'est qu'ainsi son devoir et son amour se trouvent conciliés!

La réapparition de son amant, qui vient lui faire ses adieux va nous prouver une fois de plus combien ingénieux et persistant est l'amour de Chimène et de Rodrigue. Une seule exclamation va nous dévoiler toute l'âme de celle-là: "Tu vas mourir!" (Le Cid, V, 1.)

Et ce qui suit n'est qu'une chaîne de preuves fortes et évidentes que c'est toujours l'amour qui est maître de leurs coeurs.

L'amour est fait de dévouement: celui que Chimène porte à Rodrigue n'en est pas exempt. La crainte que cette douce amante a, de voir mourir son fiancé, lui arrache un aveu, qu'elle ne peut énoncer sans rougir:

- " Et si tu sens pour moi ton coeur encore épris,
- " Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Ce mot de Chimène transforme Rodrigue. Animé par l'amour, il court à la victoire: Tant il est vrai, "que l'amour double les forces de la volonté, l'entraînant par delà les possibilités vulgaires". Sur un mot d'espoir tombé des lèvres de sa Chimène le Cid s'écrie donc:

" Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?

" Paraissez, Navarrais, Mores et Castillans. (Le Cid, V, 2.)

Restée seule, cependant, Chimène se débat avec vigueur contre son amour toujours grandissant. Sent-elle renaître en elle le désir de voir son fiancé sortir victorieux du combat, elle s'excuse sur la crainte d'être à don Sanche. La lutte déchirante que lui livrent le devoir et l'amour la porte à un extrême degré d'exaltation: elle perd tout sang-froid et même tout contrôle d'elle-même. Rien d'étonnant qu'elle accable de sa haine et de son mépris le malheureux don Sanche. Son immense désespoir, sa passion si longtemps comprimée, s'exhalent enfin:

"Exécrable assassin d'un héros que j'adore.

" En croyant me venger, tu m'as ôté la vie. (Le Cid, V, 5.)

Toute à sa douleur, elle ne demande pas d'explications. Elle ne rougit plus d'avouer au roi, et cela, en présence de tous, son amour pour Rodrigue. "C'est ainsi", dit le P.A. Sengler, "que sa méprise rend naturel et innocent l'aveu ingénu de son amour." Constante avec elle-même, après avoir fait céder son amour au devoir, elle pleure son père et son amant."

Point n'est besoin après ceci, de m'étendre sur la justification du dénouement: le spectateur l'attend dans toute sa simplicité et sa vérité. Chimène peut aimer mieux Rodrigue que son père et conserver, en même temps, un vrai sens moral. Les critiques n'ont fait que souligner la vérité des personnages. M. Sainte-Beuve le déclare franchement: " Ce que Chimène a en elle de femme, d'éternellement femme, d'éternellement cher et sympathique aux jeunes cœurs, s'accuse mieux encore par contraste si on la suit en détail dans cette comparution maussade devant la Chambre du haut syndicat littéraire et devant le Conseil des Prudents. (1)

Et, tout ceci ne confirme-t-il pas, ce mot de M. Mennechet?

" Le Cid, c'est l'amour dans ce qu'il a de plus entraînant." (2) Et celui d'Emile Faguet? " Tantôt des drames de pur amour contrarié par le devoir, comme le Cid." Et, finalement, cet autre de M. F. Brunetière, "ce caractère d'humanité qui est l'un des caractères essentiels du Cid français." (3)

PAULINE ET POLYEUCTE

L'amour exprimé dans " Polyeucte " n'est pas moins exquis. Qu'avait-il donc dans l'âme ce grand chrétien, qu'était Corneille? Je l'ignore. Mais je sais que c'est bien à lui que nous devons le plus admirable type de femme qui existe sur la scène française et même dans le théâtre de tous les peuples: Pauline! Je sais que c'est aussi à son génie créateur que nous sommes redevables pour le magnifique portrait d'homme de cœur, représenté par Polyeucte!

Quelles belles et nobles émotions illuminent et réchauffent les profondeurs de ces deux âmes d'élite et nous permettent d'en admirer les trésors, d'un amour empreint de la plus attirante humanité! La pièce dans laquelle Corneille, nous les fait voir va démontrer jusqu'à l'évidence combien ces cœurs savent aimer.

(1) Sainte-Beuve, Nouveaux Lundis, tome VII, p.306.

(2) Edouard Mennechet: Matinées littéraires. Conférences de l'Odéon.

(3) Ferdinand Brunetière: Les Epoques du Théâtre français, p. 23.

Par degré, leurs sentiments réciproques s'épurent, s'idéalisent; mais, pour du même coup, devenir plus ardents, plus profonds!

Incontestablement, c'est l'amour divin qui règne dans l'âme de Polyeucte, sans toutefois, exclure les autres amours légitimes. Sous cette poitrine de martyr palpite un vrai coeur d'homme. Faut-il, pour suivre la route que lui trace le devoir, contrarier Pauline, Polyeucte le fera; mais sans réussir pleinement à cacher le trouble qui s'empare alors de son âme angoissée. Avec M. Hémon nous sentons son caractère, "C'est l'homme qui nous apparaît beaucoup plus que le martyr." (1) Et, l'expression de M. Sarcey n'est pas trop forte, quand il dépeint Polyeucte: "passionné, ardent, capable de toutes les violences." (2) Et, quelle délicatesse, en plus, dans cette âme déjà si bien douée! Aussi avec quelle justesse il apprécie les charmes de Pauline! Comme il sait bien "quels droits elle a sur toute l'âme". Sont-ce là les sentiments d'un stoïque? Assurément non; et, ce qui suit va le prouver davantage.

Polyeucte est sur le point de partir pour aller recevoir le baptême. Pense-t-il aux dangers certains qui l'attendent? Craint-il pour sa propre vie? Non, Pauline seule est l'objet de sa sollicitude. La voir souffrir, le trouble sensiblement:

" Apaisez donc sa crainte,

" Et calmez la douleur dont son âme est atteinte. (Polyeucte, I, 1.)

Néarque a bien lu dans l'âme de son ami: " Fuyez," ordonne-t-il à celui-ci, quand il voit revenir Pauline. Et, sur le " Je ne puis " de Polyeucte, Néarque insiste parcequ'il comprend tout l'empire que Pauline a sur le coeur de son mari:

" Il le faut:

" Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,

" Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,

" Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue. (Polyeucte, I, 1.)

D'ailleurs, Polyeucte lui-même ne fait nul secret de sa passion pour Pauline; il la déclare même sous serment:

" Je vous aime,

" Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même. (Polyeucte, I, 2.)

L'égoïste n'aima jamais ainsi. Polyeucte, a-t-on objecté, se montre cruel envers Pauline! C'est qu'il connaît la faiblesse du coeur humain, et qu'il veut, pour ainsi parler, se garer, contre les surprises de la passion.

" Adieu: vos pleurs sur moi prennent trop de puissance.

" Je sens déjà mon coeur prêt à se révolter,

" Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister. (Polyeucte, I, 2.)

Maints autres endroits, dans cette pièce, nous permettraient de voir quel degré de profondeur, le poète a atteint dans l'exploitation du coeur humain; mais le cadre restreint de ce petit travail, ne me permettant pas de m'étendre à volonté, je me limiterai aux plus saillants.

Quoi de plus touchant, par exemple, que la scène première du quatrième acte! Polyeucte est demeuré inébranlable devant les menaces de Félix. On vient lui annoncer que Pauline le demande. Aussitôt il se trouble, il s'émeut, il tremble! Et, quoiqu'il ne recule pas devant l'ennemi, il craint!

" O présence, ô combat que surtout que j'appréhende!

" Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes;

" Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes. (Polyeucte, IV, 1.)

Mais l'amour de Polyeucte n'est pas une tendresse vague et stérile. Ainsi que notre grand Fénelon au duc de Bourgogne, Polyeucte aurait pu dire à Pauline: "Je n'ai, Dieu merci!

(1) F. Hémon: Cours de littérature, tome I, p. 13.

(2) F. Sarcey. Quarante ans de Théâtre, p. 75.

aucun intérêt en ce monde. Je ne suis occupé que du vôtre. "Au moment même de la mort, c'est à Pauline qu'il songe encore. C'est le bonheur de celle-ci qu'il se préoccupe d'assurer quand il cède librement à Sévère. Ainsi cache-t-il, sous le voile de la cruauté, son émotion profonde et sa tendresse." Décidément, il n'est point vrai, que l'amour divin ait étouffé en lui l'amour humain; tous deux n'en font plus qu'un. (1) Ses paroles, si rudes en apparence, se justifient donc d'elles-mêmes. Pas n'est besoin de les atténuer et de les affadir. Prenons-les dans leur sens naturel. D'ailleurs, la sensibilité de Polyeucte a une nuance spéciale qui apparaît clairement au lecteur attentif.

Comme elle nous fait bien entrevoir à quel point son affection pour Pauline était délicate et profonde! Touché jusqu'au plus intime de son âme par les supplications de cette femme si aimante, ne l'a-t-on pas entendu s'écrier:

" Je vous aime,

" Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même!!! (Polyeucte, IV, 3.)

Enfin, rappelons la si touchante scène des adieux:

" Chère Pauline, adieu: conservez ma mémoire. Après cela, qui peut nier que Polyeucte possédait tous les caractères du véritable amour? Le poète n'a pas permis que son héros se laisse conduire par ses passions, mais qu'il en devint le maître.

Je le répète: Si Corneille a détourné le cours des passions et leur a donné, du même coup, une plus forte teinte du divin, il n'a pas voulu éteindre complètement l'amour humain. Le caractère de Polyeucte vient de l'affirmer.

Ne nous étonnons donc point si Pauline, -- les premières illusions dissipées, -- a conçu pour un tel homme, un amour profond, absolu, immense, capable de braver les supplices et la mort!

Sans scruter davantage les raisons intimes de la prédilection de Pauline pour Polyeucte bornons-nous à en observer les touchantes manifestations. Tenter de définir ce caractère compliqué, serait une entreprise chimérique: certaines vies ont une complexité qui défie toute analyse. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'en noter les traits les plus saillants.

Ceux de ses critiques qui la proclament "la plus exquise avec Chimène, des femmes de Corneille", ont parlé en personnages avertis.

Toutefois, n'attendons pas de Pauline les emportements d'une Phèdre, d'une Didon, ou même d'une Camille; car ici encore, Corneille s'est contenté de nous laisser entrevoir où sa passion l'aurait conduite, si Pauline s'y était laissé aller, sans lui permettre de s'y livrer pleinement.

Mais pour apprécier justement "Polyeucte", comme aussi toute autre pièce cornélienne, répétons-nous souvent l'avertissement que nous donne M. F. Sarcey: "C'est que, pour comprendre et goûter, à cette heure, les chefs-d'oeuvres de notre théâtre classique, on doit les transposer, comme un chanteur transpose l'accompagnement d'un morceau qu'il ne peut chanter dans le ton indiqué. Nos poètes ont peint des types immortels, qu'ils ont revêtus du costume, des sentiments et des façons de parler en usage à leur époque. Il faut les dépouiller de cet accoutrement, qui nous les rend étrangers et méconnaissables: il faut les habiller à notre mode. (2) Gardons-nous, en plus des préjugés que nous ont fatalement transmis, le XVIIe et le XVIIIe siècle! Pauline alors, se montrera à nous sous son véritable jour, qui est celui d'une épouse aimante, dévouée, et capable, à l'occasion, des plus hautes passions.

C'est d'abord la voix de la nature dans toute son exquise simplicité, qu'elle laisse

(1) F. Hémon: Cours de littérature, p. 15.

(2) F. Sarcey: Quarante Ans de Théâtre, p. 59.

entendre: aux arguments de Polyeucte qui persiste à s'éloigner en dépit du songe de sa femme, elle ne trouve rien de plus puissant à opposer, que son amour!

" mais enfin je vous aime et je crains, (Polyeucte, I, 2.)

Sa crainte n'est qu'un épanchement de son amour, et l'amour est intuitif:

" Un songe, un rien, tout lui fait peur

" Quand il s'agit de ce qu'il aime. (1)

Doit-on, après cela, croire avec Mme la dauphine, que, "Voilà une très honnête femme qui n'aime pas son mari? Ou, avec Mlle Clairon, voir dans l'âme de Pauline, "deux amours réels existant ensemble, chose inouïe dans la nature? M. Hémon résout habilement ce cas: "Oui, deux affections existent dans l'âme de Pauline, mais ces deux affections sont de nature très diverses; loin de se développer parallèlement, elles se combattent et s'excitent. Oui, Pauline, au début, a de l'amour pour Sévère et n'a que de l'estime pour Polyeucte; l'amant d'autrefois doit se contenter de l'estime à son tour; l'héroïsme du mari lui a reconquis le coeur de sa femme. (2)

Si les deux premiers actes prouvent clairement que Pauline aime alors Sévère, et cela, parce qu'elle l'admire, le troisième et le quatrième acte ne contiennent pas de preuves moins évidentes qu'une révolution en faveur de Polyeucte, s'est opérée dans l'âme de Pauline. Les traits, surtout extérieurs, d'un Sévère ont pu éblouir les regards de la jeune Pauline; mais pour captiver et retenir le coeur de la fille de Félix devenue femme, il ne faut nul autre qu'un Polyeucte.

Pauline, vraiment, confirme cette conception féminine de l'amour, suivant laquelle il ne peut être séparé de l'estime et de l'admiration. Aussi avec quelle facilité Polyeucte va pouvoir élever cette femme dans les sphères idéales de la vertu.

La manière dont elle reçoit l'annonce que Sévère vit et qu'il va, à l'instant même, paraître devant elle, indique encore plus, clairement quelle transmutation s'est déjà opérée dans l'âme de Pauline! Il est vrai qu'une fois en présence de son ancien amant, elle se trouble visiblement; cependant elle ne sait même plus quel nom donner à ce reste de sentiment, qu'elle éprouve encore pour Sévère, et qu'elle analyse avec une surprenante lucidité!

" Un je ne sais quel charme encore vers vous m'emporte. (Polyeucte, II, 2.)

Mais avec quelle facilité elle se ressaisit bientôt. Pas un mot, pas une exclamation ne trahit son amour. Une émotion profonde n'eût pas permis un tel calme dans une âme passionnée comme celle de Pauline.

C'est que l'amour qu'elle croyait avoir pour Sévère n'était pas de nature à subsister devant un aimant plus puissant.

Pauline, après cette entrevue ne reviendra plus sur ses pas: son mari seul sera désormais l'objet de ses pensées et de ses attentions.

Pour toute femme, aimer, c'est se dévouer à l'objet aimé, c'est le protéger! Tout ce qui regarde l'aimé a un vif intérêt pour elle. Aussi, comme l'amour aiguise vivement son intelligence! Comme elle devine facilement les dangers que courent ceux qu'elle aime!

L'absence prolongé de son époux plonge Pauline dans l'abattement:

" Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,

" Voit tantôt mon bonheur et tantôt ma ruine. (Polyeucte, III, 1.)

(1) La Fontaine: Les deux amis.

(2) F. Hémon: Cours de littérature, p. 19.

Qu'est-ce, en définitive, que le bonheur de Pauline, sinon de voir revenir Polyeucte sain et sauf? Et, sa ruine ne sera-t-elle pas complète si quelque événement le lui a ravi? Son propre sort est à jamais confondu avec celui de son mari.

Le monologue qui ouvre le troisième acte, ne nous laisse plus de doute: c'est Polyeucte seul, qui fait l'unique préoccupation de Pauline. Le mot de Pierre l'Ermite a bien ici son application psychologique:

" On se moque des femmes quand elles le disent, mais c'est vrai, elles pressentent le malheur.

" Que sert à mon époux d'être dans Méliène,

" Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,

" Si mon père y commande, et craint ce favori,

" Et se repent déjà du choix de mon mari?

" Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper! (Polyeucte, III, 2,)

La profondeur de son amour pour lui nous est révélée davantage par les questions pressées que lui suggère sa grande anxiété:

" Eh bien! ma Stratonice,

" Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?

" Mes vœux ont-ils été déçus?

" Se sont-ils querellés?

" L'ont-ils assassiné?

" Il est mort!) (Polyeucte, III, 2.)

L'amour aspire à la réciprocité, mais s'il ne la rencontre pas, il subsiste encore:

" Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

" Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie. (Polyeucte, III, 2.)

Les dangers auxquels est exposé Polyeucte aident puissamment à projeter la lumière dans l'âme de Pauline. Aussi, pour conserver son Polyeucte, il n'est pas de ressources auxquelles elle n'ait recours. Elle trouve sa force dans l'intensité même de sa douleur:

" Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,

" Il me faut essayer la force de mes pleurs. (Polyeucte, III, 2.)

Puis, comme elle se fait humble, afin de toucher le cœur de son père dont "le visage sombre et plein d'émotion" la rassure si peu!

" Souffrez que votre fille embrasse vos genoux. (Polyeucte, III, 3.)

Et quel puissant plaidoyer en faveur de son mari, lui dicte son amour. Sévère n'est pour rien, en ce moment dans sa pensée.

Contre l'obstination de son père elle se récrie par un reproche révélateur:

" Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille? (Polyeucte, III, 3.)

Félix a tout saisi de la passion de sa fille.

" Vous aimez trop Pauline, un indigne mari. (Polyeucte, III, 4.)

Aussi, veut-il s'en servir pour faire fléchir son gendre:

" Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,

" Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.

" Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même. (Polyeucte, III, 4.)

Enfin, toute l'âme de Pauline se traduit dans le quatrième acte. Avec un calme forcé, elle évoque d'abord, pour convaincre son époux de la nécessité de vivre, et "ses grandes actions", et ses "rares qualités", et "l'estime de tout un peuple" comme "celui d'un prince" et, finalement le titre de "gendre du gouverneur!"

Mais, sa placidité s'émoustille peu à peu, en face de la résistance. C'est alors, qu'aux arguments logiques, elle se décide de joindre le reproche:

" Je ne vous compte à rien le nom de mon époux:
" C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous. (Polyeucte, IV, 3.)

Aveuglée par sa passion, elle ira même jusqu'à conseiller "la ruse" à son époux qu'elle désire sauver à tout prix!

" Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.
" Ne feignez qu'un moment, laissez partir, Sévère,
" Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père. (Polyeucte, IV, 3.)

Mais pardonnons ce moment de lâcheté à cette touchante héroïne, si sensible à toutes délicatesses! La grâce n'a pas encore pénétrée dans son âme. Elle n'est encore qu'une païenne!

Une fois de plus repoussée, Pauline va-t-elle se résoudre à abandonner Polyeucte à son sort? L'amour est tenace. Plus Polyeucte s'élève et semble, du même coup, s'éloigner de Pauline, plus celle-ci sent toute la vigueur de son amour pour lui; tant il est vrai que c'est souvent au moment d'être privé d'un bien qu'on ressent le plus d'attachement pour ce même bien! Son âme angoissée par la douloureuse perspective de la séparation, laisse échapper le reproche qui est le plus de nature à être sensible à Polyeucte: ne s'attaque-t-il pas à la sincérité de son amour pour elle?

" Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie;
" Et ton coeur insensible à ces tristes appas
" Se figure un bonheur où je ne serai pas! (Polyeucte, IV, 3.)

Etre considérée est le désir le plus général et le plus constant de toutes les femmes. Corneille, aurait-il voulu, en conservant ce trait de faiblesse dans Pauline, nous la montrer plus humainement vraie?

"L'Hélas" de Polyeucte dénote que le coup a été habilement dirigé: "Il s'émue;" il ne rougit même pas de laisser voir ses larmes.

Ainsi, en voulant l'apaiser, Polyeucte ne fait qu'alimenter la passion de Pauline comme dernier ressort, c'est au nom de son amour même qu'elle supplie Polyeucte de ne pas la quitter:

" Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!
" Va, cruel, va mourir: tu ne m'aimas jamais! (Polyeucte, IV, 3.)

"C'est là le langage de la passion" avoue le père Sengler. Oui, et comme il nous fait bien entendre jusqu'où Corneille a compris les exigences du coeur humain sous l'effet de la passion!

A partir de ce moment, Pauline ne saura plus en employer d'autre: tant Polyeucte a complètement conquis son coeur de femme ardente.

Le retour de Sévère ne sert qu'à la choquer davantage; et le détachement apparent de son Polyeucte l'exaspère:

" Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager (Polyeucte, V, 3.)

Avec instance, elle revient à la charge:
" Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée?

Décidément, toutes ces menaces surgissent d'un amour désespéré! Quelle attendris-sante prière ne constituent-elles pas?

" Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;
" Ne désespère pas une âme qui t'adore. (Polyeucte: V, 3.)

Enfin, l'amour ne peut aller plus loin:
" Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

M. Lemaitre n'exagère donc pas quand il déclare qu'à partir du moment où Polyeucte

lui dit: "Laissez-moi tranquille" et "épousez Sévère après ma mort", soyez sûrs que l'âme de Pauline est toute entière à son mari, et elle est encore plus à lui après qu'elle l'a vu mourir. Et, la parole de M^e Hémon confirme la même idée: "Bien-audessus des voluptés humaines, bien au-dessus de Sévère, son âme suit celle de son époux. Ainsi l'admiration éveille en elle l'amour, et l'amour la prépare à la foi. (2)

Mais, bien que d'autres critiques aussi, aient penché dans le même sens, nous ne pouvons, sans restrictions, aller avec M^e Sarcey, au fin bout de sa pensée: "Et c'est là, au retour, toute couverte du sang du seul homme qui lui ait fait connaître ces sensations terribles et charmantes, qu'elle jette le fameux cri:

" Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée. (Polyeucte, V, 5.)

" Un cri de foi! non pas; un cri d'amour". (3)

S'il reste vrai que Pauline aime passionnément son mari dans la mort comme dans la vie; il est incontestable que sa conversion est un pur effet de la grâce, mérité par la prière et le sacrifice.

CAMILLE ET CURIACE

Nous l'avons constaté: dans "Polyeucte" comme dans, "Le Cid", d'ailleurs, Corneille a su exprimer l'amour. Son "Horace" va nous le prouver encore plus puissamment.

N'est-ce pas de la bouche même de Camille que nous recevons la meilleure explication de sa psychologie de l'amour?

" On peut lui résister quand il commence à naître,

" Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,

" Et que l'aveu d'un père engageant notre foi,

" A fait de ce tyran un légitime roi.

" Il entre avec douceur mais il règne par force,

" Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,

" Vouloir ne plus aimer c'est ce qu'elle ne peut,

" Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut. (Horace, III, 4.)

On aime d'après son tempérament. Cette vérité explique bien Camille, dont l'amour passionné ne peut souffrir aucun sentiment rival. Au-dessus de sa famille, au-dessus de sa religion, au-dessus même de sa patrie, elle place bien haut le dieu de l'amour.

Quelle anomalie pour une romaine! Décidément, la fille du vieil Horace a peu profité des rudes leçons de patriotisme absolu que son père avec ses frères, s'est évertué de lui faire entendre.

Sa capacité d'affection va se manifester avec d'autant plus d'impétuosité qu'elle a été plus longtemps comprimée. Aussi, c'est déjà l'amour qui maîtrise l'âme de Camille, quand elle nous est présentée pour la première fois.

" Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne?

" Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée:

" Je verrai mon amant, mon plus unique bien

" Mourir pour son pays, ou détruire le mien,

" Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,

" Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine,

" Hélas! (Horace, I, 2.)

- 1) Jules Lemaitre: Impressions de Théâtre, tome I, p. 30.
- 2) F^e Hémon: Cours de littérature, tome I, p. 22.
- 3) F. Sarcey: Quarante Ans de Théâtre, tome 3, p. 58.

Pour Camille, aimer un jour: c'est aimer toujours.

" Quoi? le manque de foi vous semble raisonnable?

" D'un serment solennel, qui peut vous dégager? (I, 2.)

La belle romaine vient de nous faire connaître la si pathétique situation dans laquelle son amant et elle viennent d'être précipités:

" Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis.

" Sans peine nous comprenons l'intensité de leur affection et de leur douleur réciproques.

" Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes!

" Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes!

" Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux!

" Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux. (I, 2.)

Et voilà, Curiace qui paraît!

L'âme encore toute troublée par la réponse si peu rassurante de l'oracle, toute à son amour, et, pleine de confiance en celui de Curiace, Camille ne voit qu'une seule raison qui puisse expliquer le retour subit de son fiancé: il a fui le champ de bataille pour n'être "ni le vainqueur ni l'esclave de Rome?"

Toute nerveuse et exaltée qu'elle soit, Camille nous intéresse vivement; car sa parole animée et vibrante d'émotion, est empreinte d'une délicatesse toute féminine. Oui, "Camille c'est bien la femme qui aime et qui ne sait rien, sinon qu'elle aime. C'est bien la femme "qui aime le fiancé comme elle aimerait l'époux; prête à maudire et à sacrifier tout ce qui fera obstacle à son amour. (1)

Son exaltation ne lui permet pas d'écouter de longs discours; bientôt elle "devine le reste:

" Et ton coeur, tout à moi, pour ne me perdre pas,

" Dérobe à ton pays le secours de ton bras.

L'amour, en elle, a éteint tout autre sentiment. Dans l'ivresse de son bonheur, elle ne "blâme" même pas son amant de "l'avoir trop aimée". Elle trouve, au contraire, tout juste qu'il oublie même son devoir pour elle!

" Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer;

" Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,

" Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître!

Ce sont, sans doute, de pareils accents, qui ont suggéré à certains critiques, de dire, que Camille ressemble à une femme de Racine "fourvoyée dans une famille de héros".

Curiace, de son côté, est bien fait pour mériter l'amour d'une Camille. Son caractère composé de virilité et de tendresse, en le rapprochant du commun des hommes nous le fait aimer davantage. "Nous le comprenons et nous l'aimons aujourd'hui, mieux qu'Horace, le héros dont l'héroïsme nous est accessible et qui au-dessus de la petite patrie aperçoit la grande." (2)

Son amour pour Camille se lit dans l'empressement avec lequel il vole vers elle, aux premières lueurs de paix! Il veut, avant tout, la rassurer. Mais bien qu'il ne cache aucunement à Camille l'ardeur de "ses feux", il ne veut pas, cependant que sa fiancée doute de son honneur:

" J'aime encor mon honneur en adorant Camille.

" Tant qu'à duré la guerre, on m'a vu constamment

" Aussi bon citoyen que véritable amant.

" D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle:

1) L. Petit de Julleville. Horace, p. 38.

2) F. Hémon. Cours de littérature, tome I, p. 20.

" Et s'il fallait encor que l'on en vint aux coups
" Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.

Enfin, du même coup, il annonce à Camille que la paix est jurée et que binetôt, leur voeu le plus cher va se réaliser.

" Chacun va renouer avec ses vieux amis.
" Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères;
" Et mes désirs ont eu des succès si prospères,
" Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain,
" Le bonheur sans pareil devvons donner la main.

Et, avec quelle docilité charmante Camille "va suivre ses pas". "Innocente coquetterie qui dissimule l'amour en alléguant l'amitié fraternelle; trait naïf et vrai, dit L. Petit de Julleville.

Nous venons de contempler ~~des~~ deux amants, tout au bonheur que l'espoir d'une union prochaine vient de répandre dans leurs âmes; nous verrons maintenant, ^(les) au moment de l'adversité.

Et d'abord, Curiace. Il ne recule pas devant l'ardu devoir qu'il doit accomplir; mais le patriotisme doublé de la plus touchante humanité, qu'il oppose au stoïcisme barbare du jeune Horace nous révèle et la bonté de son coeur et les luttes intérieures qui s'y livrent! Lui-même le déclare en termes formels:

" J'ai le coeur aussi bon, mais enfin je suis homme:
" Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
" Mon coeur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur.
" Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler.
" J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte;
" Et si Rome demande une vertu plus haute,
" Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
" Pour conserver encor quelque chose d'humain."

Quelle attirante humanité nous peint tout ce discours! Voltaire même n'a pu s'empêcher de se laisser ébranler par ces paroles: "En effet, la réplique de Curiace est admirable, du premier vers au dernier. Le caractère est original, humain, attrayant."

Non moins révélatrice de ce trait d'humanité qui fait le vrai fond du caractère de Curiace, est cette autre phrase:

" Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue. (Horace, II, 3.)

Avec Nisard j'affirme, qu'en opposant cette réponse si pathétique, aux paroles d'un sublime un peu sauvage, du jeune Horace, Corneille a voulu corriger, ce qu'il y a d'outré dans le héros par ce qu'il y a de plus naturel dans l'homme, et, le sublime du possible, par le sublime de la réalité.

L'admirable scène qui ouvre le second acte, peint avec art, l'ardeur avec laquelle s'aiment Camille et Curiace. Si, à cette heure angoissante, l'auteur, avec un sens exquis de vérité, a voulu que l'Albain paraisse plus fort et plus calme que sa fiancée, il a eu, en même temps, le perceptible souci de ne rien déguiser des sentiments délicats et tendres renfermés dans cette âme d'élite.

Curiace sait bien "qu'avant d'être à Camille", "c'est à son pays qu'il se doit".

Un moment seulement,--comme pour nous assurer de sa capacité de tendresse et de sa constance,--il se laisse troubler par les pleurs de Camille:

" Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours,
" Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs;
" Je sens qu'elle chancelle, et défend mal la place:
" Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace. (II,5.)

Cependant, pleinement décidé, comme il l'est, "à vivre sans reproche ou à mourir sans honte", il se relève promptement et accepte avec courage "le funeste honneur", qu'Albe lui a conféré!

Il n'en est pas ainsi de Camille. Son amour égoïste la rend déraisonnable jusqu'à la violence. Elle s'en prend d'abord à tout ce qui semble intervenir entre elle et l'objet de sa passion. Enfin, de guerre lasse, elle se retire dans le silence, pour se livrer à l'accablement de sa douleur.

Sa conversation avec Sabine, la violence qu'elle oppose, au patriotisme enthousiaste et exclusif du Vieil Horace, tout en nous montrant la complète solitude morale de Camille, nous préparent à la catastrophe finale:--conséquence inévitable, pour qui a suivi le développement gradué du caractère de Camille comme de celui de Curiaçe!

Avec quelle émotion contenue, Camille écoute haletante, le récit du duel, qu'avec un perceptible plaisir, Valère fait en sa présence. Enfin, le dénouement en est connu: Curiaçe a succombé!

A ce moment fatal, combien Camille nous fait pitié! Avec quel intérêt ne l'avons-nous pas vu passer, tour à tour, de la joie à la souffrance et de la douleur la plus aiguë, à l'espérance d'un bonheur incomparable!

Aussi, Camille est terracée par ce coup terrible. Seules ses larmes, et le touchant "Hélas!" qui surgit de son pauvre coeur brisé, révèlent la profondeur de sa douleur et l'immensité de son désespoir!

L'orgueilleuse allégresse de son père, qui insulte sa peine, l'exubérante joie publique qui chante la victoire de Rome, l'apparition enfin, de ce frère, en qui elle ne voit plus que l'assassin de son Curiaçe, avivent à ce point son désespoir, que dans son emportement elle lance son terrible défi!

"Où, je lui ferai voir, par d'infailibles marques,

"Qu'un véritable amour brave la main des Parques

"Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;

"Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche. (Horace, IV, 4.)

Et le sarcasme même, jaillit des lèvres de cette jeune fille, jadis si timide, et maintenant transformée en véritable furie:

"Dégénérons, mon coeur, d'un si vertueux père;

"Soyons indigne soeur d'un si généreux frère.

"Éclatez, mes douleurs: à quoi bon vous contraindre?

"Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre? (Horace, IV, 4.)

Enfin, Camille, en présence du meurtrier de son amant, ne peut plus contenir sa rage si longtemps comprimée! Elle lui donne libre cours dans d'abominables imprécations auxquelles elle joint les plus attendrissantes lamentations.

"Rends-moi mon Curiaçe, ou laisse agir ma flamme.

"Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort;

"Je l'adorais vivant, et je le pleure mort. (Horace IV, 5.)

Ces accents passionnés de Camille, bien qu'ils aient été critiqués par Voltaire, et par d'autres critiques, avisés sur bien des points, nous émeuvent fortement! Ne sont-ils pas, malgré leur caractère exalté, l'expression d'un attachement sincère et fidèle jusqu'au delà de la tombe!

Sur le conseil de M. Hémon, "ne nous demandons-nous pas: l'action est-elle conforme aux règles de la stricte morale? Mais demandons-nous: est-elle vraisemblable et dramatique?"

(1) Et, d'accord avec les psychologues modernes nous pourrions toujours répondre dans l'affirmatif.

Camille cependant, reste une fille vraiment cornélienne; à cette différence, toutefois,

1) F.Hémon: Cours de littérature, tome 1, p. 25. (Horace)

ue dans son cas, le poète a voulu qu'une ferme volonté serve une passion effrénée. Ainsi, trouve-t-il la vérité de sa psychologie, qui démontre que l'homme est toujours vainqueur 'il contrôle la passion à ses débuts; mais que celle-ci, au contraire, se rendra bientôt maître de lui, s'il ne sait pas mettre un frein à son flot impétueux. Je le répète, la passion ne triompherait pas sans le concours et la complicité de la volonté. Il dépend donc de la volonté d'enrayer et de réprimer la passion, ou de la porter aux derniers excès. e là sa responsabilité. Et, c'est sur cette vérité que le grand Corneille a construit toute sa psychologie.

Le coeur humain ne change pas.. L'étude très sommaire que nous venons de faire de es quelques modèles, nous l'a prouvé une fois de plus.

Notons, cependant, que de même qu'il n'y a pas dans une forêt deux feuilles exactement semblables, il n'y a pas non plus deux individus identiques. Chacun a son allure, son accent, ce qui fait qu'il est lui-même et non pas un autre.

Le littérateur averti n'ignore pas cette vérité psychologique; chacun de ses personnages, donc, tout en étant un fidèle représentant de la race humaine en général, revêt le caractère qui lui est propre, emploie le mode d'expression, et se plie aux exigences du siècle où il a été placé.

Ceci posé, ne voyons-nous pas le personnage cornélien dans une plus pure lumière et le comprenons-nous pas davantage?

Nous venons d'examiner, dans un nombre très limité de ses chefs-d'oeuvres, comment Corneille a compris et exprimé le sentiment de l'amour. Nous avons constaté sans doute, ne bien qu'il n'ait pas voulu faire de ces pièces des drames de pur amour, il a néanmoins, it montre d'une connaissance approfondie de la nature de ce sentiment et du rôle prépondérant qu'il joue dans la vie.

La plupart des pièces sorties de l'atelier de ce génie créateur, pourraient à ce point de vue, être étudiées, avec le même résultat, et tout un traité sur l'amour, être imposé si l'on voulait se donner la peine de recueillir et de réunir en un faisceau toutes s vérités psychologiques qui sont sorties de la bouche des personnages cornéliens.

Ne nous obstinons-nous donc pas, comme le font certains critiques, à ne voir, ns notre grand poète, que le héraut de l'héroïsme et de la volonté triomphante! Sachons, mettant tous préjugés de côté, reconnaître également en lui, le psychologue qui a su pénétrer jusqu'aux replis profonds du coeur humain et qui en a exprimé à maintes reprises, s possibilités de tendresse, de fidélité et d'inlassable dévouement.

Qu'on me permette, comme preuve finale de ces assertions, de citer en son entier, le t de M. Des Granges, lequel les résume admirablement bien:

" On cite toujours cette déclaration tirée d'une lettre à Saint-Evremond (1666):
J'ai cru jusques ici que l'amour était une passion trop chargée de faiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps."
r ces mots, Corneille ne caractérise qu'un petit nombre de ses pièces. Dans presque toutes s autres, l'amour crée la difficulté morale et rend le devoir surhumain. Le Cid changerait nature si Rodrigue et Chimène ne s'aimaient; c'est par amour pour Emélie que Cinna cons-re, et que Maxime trahit Cinna; sans amour que deviendrait le sujet de Polyeucte, et même ui de Rodogune, pour ne point parler d'Othon ou d'Agésilas? (1)

LA PSYCHOLOGIE CORNELIENNE: conséquence de l'idéal cornélien.

La large part faite par Corneille à la volonté est la raison décisive de la valeur ale de son théâtre.

Ch.-- M. Des Granges: Histoire de la littérature française, p. 367.

Rien dans l'homme n'est moral que la volonté, et rien ne dépend de l'homme autant qu'elle. Et le triomphe d'une volonté éclairée sur les passions aveugles, est le plus puissant des exemples moraux. D'où il suit que l'oeuvre de Corneille, perpétuelle glorification du libre arbitre, reste une magnifique école de vaillance, de vertu virile, de grandeur d'âme!

La prédominance de la volonté dans le théâtre de Corneille met en pleine lumière l'idéal auquel a toujours visé le poète. Il n'a pas négligé, -- nous l'avons constaté plus haut, -- de nous laisser voir tous les côtés du coeur humain; mais ses créatures, à l'unisson affirment avant tout, la souveraineté du libre arbitre. N'oublions pas, cependant, que là même où il ne s'est engagé qu'à demi, il a indiqué la route à suivre.

" Qu'importe de mon coeur, si je sais mon devoir " déclare Aristie, dans Sertorius. Dirce, dans Oedipe ne déploie pas moins de vaillance; " Mais enfin de mon coeur moi-même je dispose ". Et Aglatide dans Agésilas, les vaut bien: " Mais je sais ne vouloir que ce qui m'est possible, quand je ne puis ce que je veux. Décidément, le personnage cornélien n'agit pas sans réflexion; même après avoir d'abord pesé ses décisions et mesuré leurs conséquences, il garde la vision nette de sa conduite.

Devions-nous attendre un but moins relevé, du poète de l'individualisme, dont l'inspiration partait de si haut? En effet, toute son oeuvre ne porte-t-elle pas le cachet de la force morale du Romain, de la fierté des fils de la Castille, et de la vigueur des témoins de la Fronde, non moins que de la grandeur d'âme du poète lui-même, lequel, d'après La Bruyère " avait l'esprit sublime ", c'est-à-dire porté au grand et s'y trouvant comme dans son naturel? Théophile Gauthier n'y contredit pas dans le portrait qu'il nous trace de " l'auteur d'Horace et de Cinna ": " Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame ", " Qui peint les Romains si grands d'après son âme ! "

L'écrivain, il est vrai, n'a pas nécessairement en lui, toutes les vertus, non plus que toutes les passions, les vices et les travers qu'il met dans ses écrits; mais il est indéniable qu'il ne les comprend que par les propres mouvements de son âme, et que c'est bien en lui-même qu'il en découvre le sens et l'interprétation.

Il en est de même des faits psychologiques: chaque auteur les voit selon ses préoccupations, les choisit selon son goût, en tire des déductions conformes à sa complexion mentale et à sa nature morale. En définitive, donc, au fond de toute oeuvre littéraire c'est bien l'auteur que nous retrouvons.

Ainsi, nous est-il donné de comprendre, en partie du moins, pourquoi Racine et Corneille, par exemple, ont résolu en sens contraire la question de la liberté. Celui-ci l'exalte, tandis que celui-là lui donne une place bien humble dans son oeuvre.

C'est que leur but ultime, n'est pas le même: " Racine, se propose d'émouvoir notre pitié par le spectacle de la faiblesse humaine en nous montrant l'homme victime des passions fatales; tandis que Corneille se propose d'exalter notre admiration par le spectacle de la valeur de l'homme vainqueur des passions. " (1)

Corneille lui-même, précise la raison de son programme. " Si nous ne nous permettons quelque chose de plus supérieur que le cours de la passion, nos poèmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas! "

(1) J. Calvet: Manuel illustré d'histoire de la littérature française, p.369.

Et ce programme, il l'a réalisé. La critique minutieuse qui s'est acharnée autour de ses écrits s'est toujours entendue sur ce point. Fontenelle, entre autres, l'a admirablement bien défini: "Quand on a le coeur noble, on voudrait ressembler aux héros de Corneille, et quand on a le coeur petit on est bien aise que les héros de Racine nous ressemblent. On remporte des pièces de l'un le désir d'être vertueux; des pièces de l'autre, le plaisir d'avoir des semblables dans ses faiblesses. Le tendre et gracieux de Racine se trouvent quelquefois dans Corneille; le grand de Corneille ne se trouve jamais dans Racine."

Qu'il soit romain, espagnol ou barbare, le héros cornélien peut, même de nos jours encore, servir de modèle d'honneur, de générosité, de dévouement, de vaillance et de patriotisme: tant est vraie cette assertion de La Bruyère: "Corneille élève, étonne, maîtrise, instruit!"

M.F.Hémond ne nie pas que Corneille ait su souvent peindre "les hommes tels qu'ils sont:--faibles, cédant à l'entraînement des passions;--" mais il a aussi compris que la maxime préférée du théâtre cornélien, est bien, "Fais ce que dois, advienne que pourra!"

Si l'auteur du Cid a quelques fois permis "au tendre et au gracieux" de l'auteur d'Athalie, de s'infiltrer dans son oeuvre, il n'a jamais cessé de nous laisser voir la force et le triomphe de la faculté qui nous fait vraiment hommes et qui devrait toujours dominer en nous: la volonté!

Essentiellement, ce n'est pas le devoir qu'il prêche dans chaque cas particulier; mais ses héros nous entraînent par l'énergie de leurs captivants exemples. On n'a jamais fini de faire son devoir; toujours, donc, l'arme qui nous aide à nous défendre contre notre propre faiblesse nous est nécessaire! Et, qu'est-ce cette arme, sinon la volonté?

Dans son conflit contre les autres passions, la volonté dans l'oeuvre cornélienne, devient elle-même une passion. C'est donc à dessein que le héros cornélien est raisonneur puisqu'il est toujours le dépositaire de quelque grande vérité morale à laquelle il a voué ses services.

Ceci nous aidera à comprendre davantage pourquoi, quoique Corneille ait introduit, une psychologie raisonneuse, très pénétrante qui se soit appliquée même aux choses de l'amour et, en ait décomposé les éléments, il ait refusé, par exemple, de choisir l'amour comme le moteur de son système psychologique.

C'est un fait généralement reconnu que "Corneille ne croit pas à la purification des passions par la peinture des passions. Si, comme nous l'avons constaté, il est descendu assez profondément dans l'âme humaine pour nous en dévoiler et les beautés et les laideurs, ce n'est pas là sa psychologie. Son but à lui, c'est de nous faire voir notre grandeur et de nous y faire parvenir par l'exercice de la volonté.

Deux classes de personnes s'y refusent: les victimes du non-vouloir qui lui préfère le génie qui sait mettre à nu leurs propres défaillances, et du même coup, semble se rapprocher d'eux; et ceux, pour qui, l'héroïsme serait du privilège. Quant à ces derniers, ils ne s'en sentent pas capables; ou plutôt, ils n'en ont jamais fait l'essai. Ils ont, pour ainsi dire, peur de leur propre fond de grandeur! Il faut avouer que l'accomplissement d'un devoir pénible demande beaucoup de courage; et, ce courage, qu'est-ce, sinon une volonté ferme alimentée par des actes souvent répétés.

Voilà pourquoi les personnages cornéliens, enivrés de la fierté de leur liberté et de leur puissance, sont éminemment actifs, tandis que ceux de Racine, sont, le plus souvent des esclaves d'une déprimante passivité!

De ce chef, aussi, découle le goût qu'avait Corneille pour la politique. En effet, cette puissante excitatrice des ambitions les plus audacieuses, outre qu'elle mette en conflit les intérêts les plus opposés, ne provoque-t-elle pas d'insatiables rivalités et déchaîne-t-elle pas les plus violentes passions et les luttes les plus tenaces? Quel sujet donc, fécond, et éminemment propre au déploiement de tout l'effort volontaire, à l'ex-

exercice de toute l'activité humaine?

A cette lumière encore, nous comprendrons pourquoi Corneille a subordonné les situations aux caractères. Son système dramatique demandait le contraire, et ses personnages, dépositaires d'une volonté presque surhumaine, exigeaient des événements extraordinaires, des aventures exceptionnelles, qui les forceraient, pour ainsi parler, de se maintenir vaillamment dans l'action grandiose où ils seraient ainsi lancés.

Du même coup, nous saisissons la raison d'être des discours, des délibérations, des monologues et des stances que Corneille a fait émettre à ses héros. Ceux-ci sont les héros de la résolution du complet accomplissement de l'acte volontaire.

Et la volonté a une valeur dramatique, étant la faculté qui nous permet de nous déterminer en connaissance de cause et toujours d'après des motifs qu'approuve la raison, et non seulement d'après ceux que dictent la passion et le désir!

Mais toute action volontaire implique un choix; et, tout choix, nécessairement suppose un débat préliminaire, une lutte intérieure, une décision enfin, toute autre que celle qu'on lui subordonne.

On a dit que le drame c'est l'action. En effet, quel spectacle plus essentiellement dramatique nous présentent les luttes intérieures, qui, visiblement, agitent certains personnages sur la scène? Là, aussi, s'entrechoquent des passions rivales et conséquemment une lutte serrée se livre entre la volonté et les obstacles extérieurs qui obstruent son ascension triomphale.

Si agir c'est vouloir, il s'en suit que l'action ne se conçoit pas sans la volonté, -- cette première appelant plutôt le conflit des volontés! Il faut donc conclure à la bataille tenace et dure!

Alors même, cependant, les caractères que nous présente Corneille, demeurent vrais, logiques et vivants! Pour les comprendre, il s'agit de se les figurer évoluant dans le cadre où ils sont placés. La loi de la vraisemblance ne demande-t-elle pas que les caractères se développent conformément à leurs données une fois posées, et qu'ils soient stables; ou, s'ils se modifient, que ce soit en vertu de raisons parfaitement acceptables pour notre esprit?

"La question de la liberté se pose à quiconque étudie le cœur humain; Corneille et Racine l'ont résolue, mais en sens contraire. Le premier prend parti pour la liberté, et Racine, contre elle. (1)

Corneille, selon le mot de M. G. Lanson, n'admire rien tant que la raison, qui tient en bride les passions, les lâche ou les retient, et qui sait profiter ou se garer des circonstances: la parfaite maîtrise de soi est l'idéal qu'il s'efforce de réaliser dans sa vie. (2) Et, poursuit, avec vérité le même auteur, " Nous n'usons guère de notre volonté: mais nous l'avons. L'homme normal et sain a une volonté, et le plus misérable, le plus faible de nous ne s'abandonne pas à tous les moments de son existence. (3)

Mais même s'il efforce de nous démontrer, que tout homme est capable de détourner le courant passionnel par le déploiement d'une vigoureuse volonté, Corneille ne nous offre que des caractères vraiment humains! Créateur de la tragédie psychologique, il a tout transformé en faisant consister l'action dans le développement des caractères. De fait, l'intrigue, chez Corneille satisfait invariablement à une nécessité psychologique.

1) Doumic: Histoire de la littérature française. p. 344.

2) Lanson: Corneille, p. 175.

3) Lanson: Corneille, p. 185.

De là, la valeur morale de son théâtre. Incontestablement "une école de grandeur d'âme", son oeuvre nous élève insensiblement vers les saines hauteurs de la vertu. Et, que de distance entre celle-ci et le mélodrame dont l'unique but est d'exciter la sensibilité!

Selon l'expression de La Bruyère, Corneille a agit en véritable philosophe: "Le philosophe porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée (que celle d'acquérir la louanges des hommes) : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleur."

Sully Prud'homme a traduit cette même pensée dans ces admirables vers:

" Quand de tes vers vibrants la salle entière tremble,
" Les hommes ennemis pareillement émus,
" Frères par le frisson du beau qui les rassemble,
" Pleurant les mêmes pleurs, ne se haïssent plus."

Sur ce sujet Corneille lui-même s'est affirmé; et, notamment dans son examen sur Nicomède: "Dans l'admiration qu'on a pour la vertu de Nicomède, je trouve une manière de purger les passions qui est peut-être plus sûre que celle qu'Aristote prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte."

Ceci, l'auteur du Cid aurait pu le dire de la plupart de ses héros; car, tous, exercent sur le lecteur attentif la plus bienveillante influence:

"Que voulez-vous qu'il fit contre trois?" oppose Julie au vieil Horace; et, ce dernier de répondre: "Qu'il mourût!"

Don Diègue, à son tour, ne trouve pas de moyen plus efficace pour lancer son fils dans le combat que celui de rappeler à son noble coeur les motifs qui devraient l'y déterminer: "Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande:

"C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
" De ces vieux ennemis va soutenir l'abord;
" Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
" Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
" Fais devoir à ton roi son salut à ta perte;
" Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front. (Le Cid, III, 6.)

Et, l'Auguste de Cinna nous entraîne-t-il moins, par l'exemple qu'il nous présente?

" Commençons un combat qui montre par l'issue
" Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue;
" Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
" Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler:
" Avec cette beauté que je t'avais donnée,
" Reçois le consulat pour la prochaine année. (Cinna, V, III.)

Je conclus par la réponse que fait Polyeucte à Félix qui le presse de céder:

" Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,
" Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
" Toujours prêt à lâcher au Dieu dont je la tiens:
" La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens;
" Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
" Si vous avez le coeur assez bon pour me suivre.

Ne croirait-on pas entendre la voix captivante, de ce sergent au 8e de Zouaves, qui, le 25 septembre, 1915, étant chef de sa section, entraîna vigoureusement ses hommes à l'assaut de la position ennemie, puis tomba grièvement blessé en s'écriant: "Que ceux qui ont le coeur me suivent!" Au vingtième, comme au dix-septième siècle, ce sont les violents seuls qui triomphent!

V CONCLUSION: Corneille, habile délinéateur de l'âme dans toute la sublimité de sa capacité de grandeur, peintre admirable des misérables petites gens de cette même âme, ardu défricheur de caractères à la fois complexes et naturels, Corneille, qui nous a révélé avec tant d'ingéniosité les secrets d'un amour vrai, profond, passionné, et délicat, Corneille enfin, qui a su mettre la bride aux passions les plus violentes par l'exercice d'une inébranlable volonté, Corneille, je l'affirme, est un psychologue, et, un grand psychologue.

Je le répète, toute fois: pour apprécier l'Auteur du Cid comme tel, c'est son oeuvre en entier qu'il faut avoir approfondi, ce sont des siècles de préjugés qu'il faut avoir secoués, et, en définitive, c'est le but même que l'auteur s'était proposé qu'il faut avoir saisi, et de ce chef, le système qui en découle, tout naturellement.

Pour peu qu'on le veuille sérieusement, on aura peu de peine alors, à percevoir la logique des assertions précédentes. Plus de trois siècles n'ont pas réussi à affaiblir d'une façon notable, du moins, l'intérêt qu'ont toujours réclamé les pièces de Corneille. C'est que le coeur humain est toujours le même et que sous sa plume géniale^{de} Corneille ont surgit des personnages, qui, sans aucune difficulté, trouvent encore leurs pareils dans notre société moderne.

L'amour, la jalousie, l'ambition, comme aussi la clémence, la politique et la religion, jouent encore de nos jours des rôles prépondérants, et de la même manière, qu'ils en jouaient au temps des Camille, des Pauline, des Cléopâtre et des Rodogune, des Auguste, des Nicomède et des Polyucte.

Bibliographie

- F. Hémon: Cours de Littérature.
Fd. Brunetière: Manuel de l'Histoire de la Littérature Française.
Lanson : Histoire de la Littérature Française.
Duval et Williams: Le XVII^e Siècle.
E.A. Bry - C. Audic - P. Cruzet: Histoire Illustrée de la Littérature Française.
Jules Lemaitre: Impressions de Théâtre.
G. Larroumet: Etude de Critique Dramatique.
C.A. de Sainte - Beuve : Premiers Lundis
" : Portraits Littéraires
" : Causeries de Lundis
Madame de Sévigné : Lettres
G. Lanson: Choix de Lettres du XVII^e Siècle
Victor Cousin: La Société Française au XVII^e Siècle
La Bruyère : Oeuvres de, Nouvelle édition par M.G. Servois.
Fd. Brunetière: Conférences de l'Odéon.
Francisque Sarcey: Quarante Ans de Théâtre.
C. Caruel: Etudes sur les Auteurs Français du Baccalauréat et Histoire de la Littérature Française.
Sengler: Corneille, Théâtre Choisi.
Edouard Mennechet: Matinées Littéraires, Cours complet de Littérature Moderne.
Massillon: Sermon sur les " Tentations des Grands "
Louis Bertrand : Louis XIV.
Ch. M. Des Granges: Histoire de la Littérature Française.
A. Mouchard: Histoire de la Littérature Française.
J. Calvet: Manuel Illustré d'Histoire de la Littérature Française.
R. Doumic: Histoire de la Littérature Française.
P. Longhaye: Belles-Lettres.
G. Lanson: Corneille.
J.B. Domecq: Leçons de Philosophie, - Psychologie.
F. Marion: Psychologie.
M. Tastevin: Les Héroïnes de Corneille.
Gratry: Les Sources.

- Montaigne: Essais.
Léon Gauthier: Portraits du XVII^e Siècle.
J. Guibert: Le Caractère.
E. Hello: L'Homme.
J. J. E. Roy: Henri IV, Louis XIII, Louis XIV.
G. Lombrose: L'Âme de la Femme.
Le Théâtre de Corneille: d'après l'édition des Grands Ecrivains de la France.
F. Vial et L. Denise: Idées et Doctrines Littéraires du XVII^e Siècle.
Fd. Brunetière: Les Époques du Théâtre Français.
" : Littérature Française.
Em. Faguet: XVII^e Siècle: Études Littéraires.
M. Roustan: La Littérature Française, Le XVII^e Siècle.
Examens, Lettres, Discours, Notices sur les différentes pièces: Corneille.
Voltaire: Siècle de Louis XIV: Des Beaux-Arts.